

journal plein

d'humour et de bandes dessinées - avril 69

mensuel - 3 francs

charlie



n° 3

le
prochain
numéro
de
charlie
sera
en vente
le 1^{er} mai

charlie

Journal plein d'humour et de bandes dessinées
mensuel - avril 69

n° 3

sommaire

- 1 Schulz: peanuts
- 12 Wolinski: le bistrot d'Emile
- 13 Le journal de Delfeil de Ton (ill. Fournier)
- 19 Willem: Ursula cherche le bonheur
- 27 Bernier: Jeanne
- 29 Gébé: une histoire à l'endroit, une histoire à l'envers
- 30 Homère, Lob et Pichard: Ulysse
- 47 Jack Wohl: alphabète
- 49 Cami: les surprises de la circulation
- 51 Al Capp: Li'l Abner

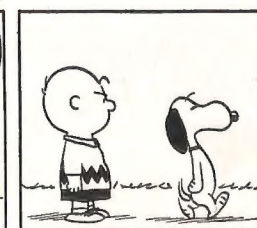


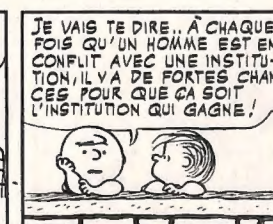
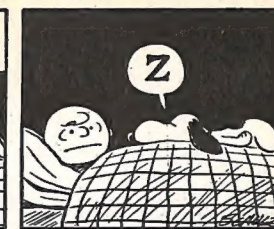
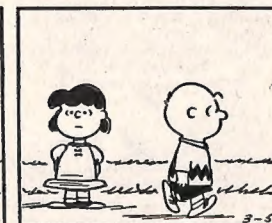
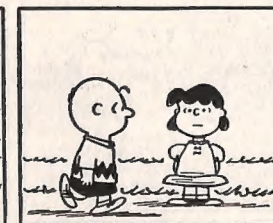
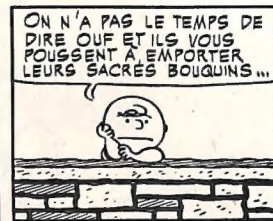
Directeur de la publication : Georges Bernier
Rédacteur en Chef: Delfeil de Ton
Ange tutélaire : Cavanna
Editions du Square, s.a.r.l. au capital de 30.000 F.
Siège social: 35, rue Montholon, Paris 9°
Tél. TRU. 66-90
Dépôt légal: 2^e trimestre 1969
Imprimerie: Rotocalco Europa - Milano
Distribution : NMPP
Abonnement (12 numéros) : 30 F par an
Etranger: 35 F
Le numéro : 3 F
Imprimé en Italie

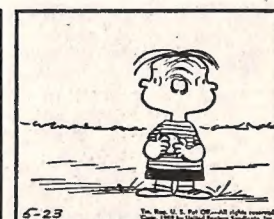
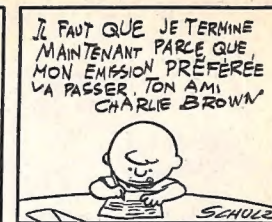


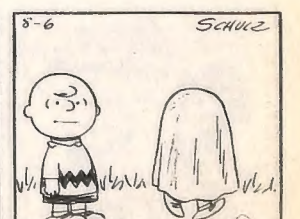
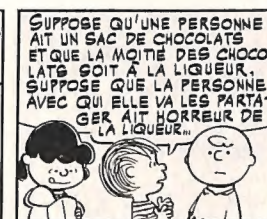
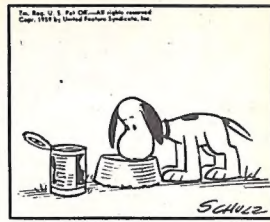
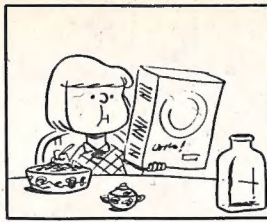
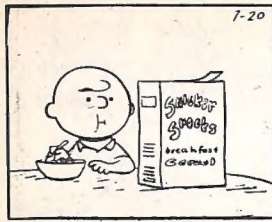
Charles M. Schulz

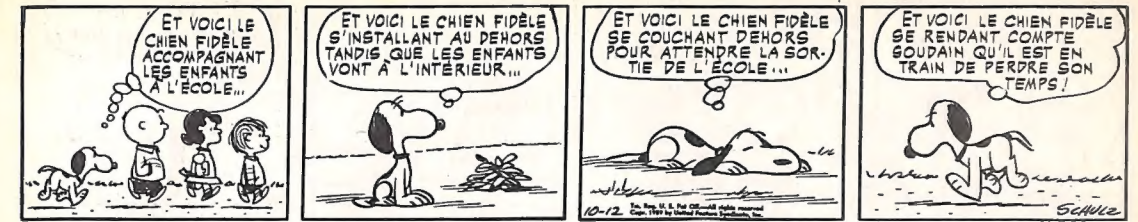
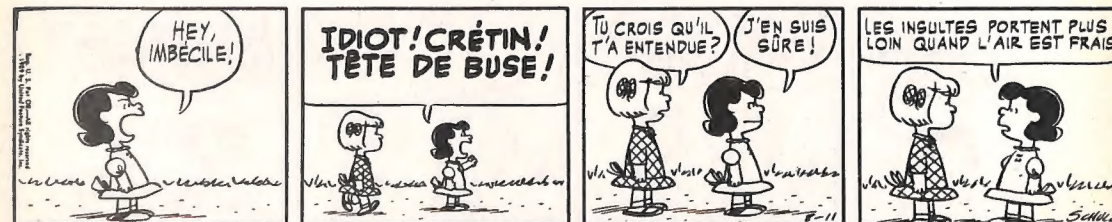
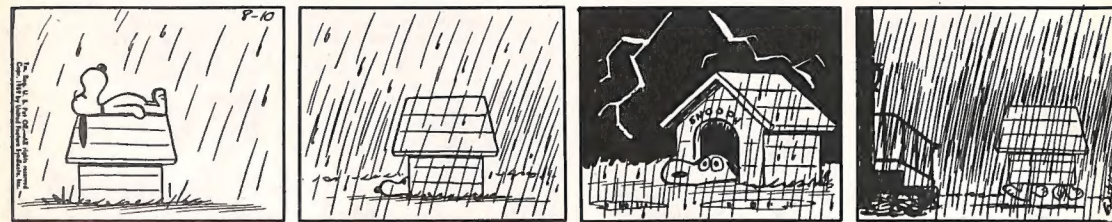
PEANUTS

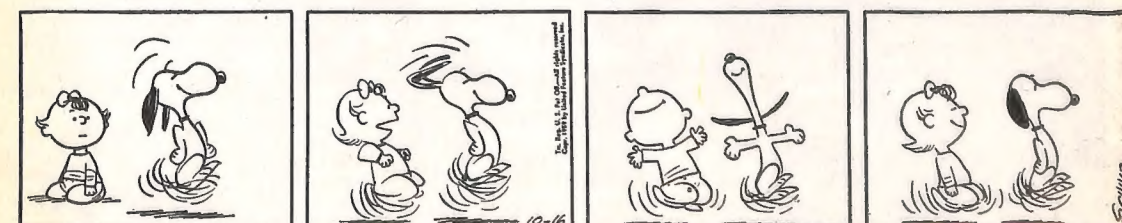
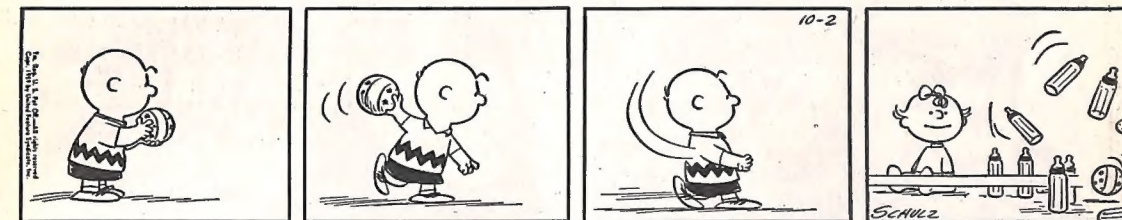
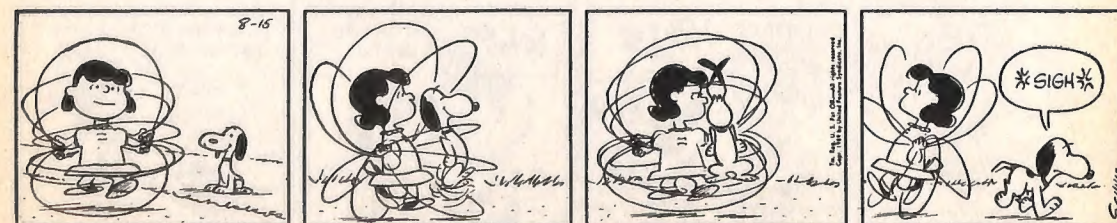
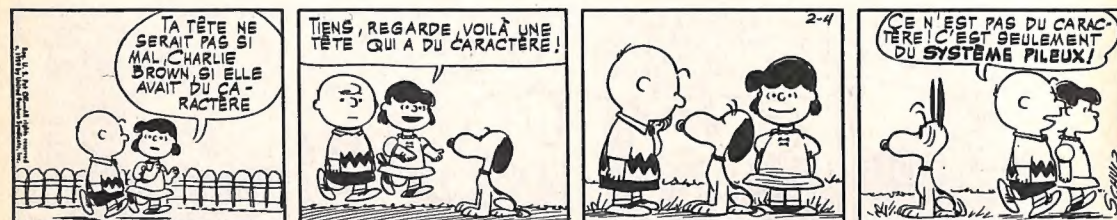












LE BISTROT D'EMILE

WOLINSKI



le journal de delfeil de ton

Lundi 1er. — Ce matin, je me suis réveillé avec une violente envie de me marier.

Mardi 2. — Ce matin, comme hier.

Mercredi 3. — Rendu visite à l'abbé Mardi. Il était dans la sacristie, en train de faire des haltères. Sa soutane l'entravait dans son effort. Je lui ai demandé pourquoi il ne portait pas un costume de clergyman. Il m'a répondu qu'il en avait porté, mais qu'à chaque fois qu'il soulevait les haltères, le fond du pantalon se déchirait. Quel bon vent m'amenait? Je lui ai parlé de ce désir que j'ai, de me marier. Il m'a répondu: j'ai ce qu'il vous faut.

Jeudi 4. — Je devais retourner voir l'abbé cet après-midi. J'y suis allé. La jeune fille à laquelle il avait pensé, pour me la présenter, s'est mariée avec un mahométan la semaine dernière, après avoir abjuré sa foi. L'abbé était effondré. Il l'avait baptisée, lui avait donné sa première communion, l'avait confessée à maintes reprises. Il croyait la bien connaître. Il ne comprenait pas. Je lui ai dit que les voies du Seigneur étaient impénétrables. Il m'a répondu: on dit ça, on dit ça. Il m'a promis de penser à moi

néanmoins. Il va téléphoner à ses confrères du diocèse. Je l'ai bien remercié. Je l'ai assuré que la chose me pressait beaucoup moins que ces trois derniers jours. Il a levé les sourcils d'un air interrogatif. Puis il les a froncés.

Vendredi 5. — Disons les choses comme elles sont: je n'ai plus du tout envie de me marier. Je ne sais pas ce qui m'avait pris. Si je ne craignais pas de déranger encore l'abbé Mardi, je lui dirais bien de tout laisser tomber.

Samedi 6. — Ce matin, au réveil, de nouveau, cette très violente envie de me marier. C'est assommant.

Comme il faisait beau, cet après-midi j'ai pris ma voiture et je suis allé jusqu'à Ermenonville où j'ai mis mes pas dans ceux de Jean-Jacques Rousseau. Échangé quelques mots avec une vieille fille qui m'a parlé en termes bien émouvants de madame de Warens, la protectrice de Jean-Jacques aux «Charmettes». Puis nous sommes allés nous désaltérer sous une tonnelle. Malgré l'âge canonique de cette vieille fille, cela était presque romantique!

Dimanche 7. — Ce matin, à la messe d'onze heures, sermon

par l'abbé Mardi. Il a comparé la vie à un gymnase et l'homme à un haltérophile. Tandis qu'il déroulait le fil de sa métaphore, je ne pouvais m'empêcher de sourire en pensant à ce qu'il m'avait dit, à propos de ses pantalons. A la fin du sermon, l'homme quittait le gymnase de l'existence en abandonnant les haltères de son enveloppe charnelle, et il y eut un murmure d'admiration dans l'assistance des fidèles.

Lundi 8. — Le temps était médiocre, ce matin. Pourtant, il m'est venu l'idée de me rendre de nouveau à Ermenonville. Je voulais voir cela sous la pluie. En effet, il tombait une pluie fine quand je suis parti. Quand je suis arrivé, c'était un vrai déluge. Je suis allé m'abriter dans un salon de thé. J'y ai retrouvé ma vieille fille de l'autre jour! Elle a rougi en me voyant. Rougeur charmante. Nous nous sommes donné rendez-vous pour demain après-midi, à la Bibliothèque Nationale, où l'on présente une exposition sur Jean-Jacques Rousseau. Le soir, visite de l'abbé Mardi. Nous avons débouché une bouteille de chartreuse. Il m'a demandé si j'avais toujours l'intention de me marier. Je lui ai fait part de mes hésitations. L'abbé

le journal de delfeil de ton

est un remarquable casuiste. Il m'a fait un discours long de plus d'une heure sur la distinction entre l'envie et l'intention. Je ne me suis pas ennuyé un instant. Il m'a quitté vers minuit. En partant, il m'a dit: vous savez, je pense à vous, je suis sur une piste.

Mardi 9. — Ce matin, je sors de chez moi pour aller faire mes courses. J'avais mon filet à provisions à la main. J'allais tourner le coin de la rue de la République, quand une voiture DS 19 s'arrête à ma hauteur. Des jeunes gens se trouvaient à l'intérieur. Ils me demandent quelque chose. Je m'approche pour mieux entendre. A ce moment la portière arrière s'ouvre, je me sens poussé à l'intérieur et me voilà enlevé, comme dans un film de cinéma!

On m'a sans doute chloroformé, car je ne me rappelle plus rien ensuite. Je me suis réveillé au milieu d'un champ de betteraves, à quelques kilomètres de Saint-Quentin. J'étais nu comme un ver. Il pleuvait, comme hier à Ermenonville, un vrai déluge. Pas une maison, pas un arbre sous lequel m'abriter. A chaque pas, j'enfonçais dans la terre labourée. Une odeur insupportable m'incommodait, de betteraves fraîchement arrachées. Et avec cela, je pensais à me marier!

Un paysan m'a emmené sur son tracteur. Il m'a déposé à la gendarmerie. Les gendarmes m'ont fait boire un grog puis ils ont recueilli ma déposition. On m'a prêté de l'argent, des effets. Je

suis rentré à la maison par le train. Mon rendez-vous à la Bibliothèque Nationale est manqué. Sans doute à jamais. Peut-être que si je retournais à Ermenonville? Mais je n'ai pas envie.

Mercredi 10. — Ce matin, il pleuvait. Néanmoins je décide d'aller à Ermenonville. Ma voiture refuse de démarrer. J'essaye avec la manivelle. A ce moment la pluie redouble et, à chaque fois que le moteur tourne, à peine suis-je assis qu'il cale.

La sept ou huitième fois, trempé jusqu'aux os, j'étais en train de lancer la manivelle quand je me sens attrapé par le fond de mon pantalon. On me soulève de terre et me voilà jeté à l'arrière d'une automobile. Puis je perds la conscience de la suite. Quand je reviens à moi, je suis nu comme un ver, sous un beau soleil, dans la même champ de betteraves qu'hier! A 150 kilomètres d'ici. L'avouerai-je? J'ai ri. Le même paysan m'a conduit chez les gendarmes. Cette fois, les gendarmes ne m'ont pas offert de grog mais ils m'ont reconduit jusque chez moi dans une camionnette. J'étais enroulé dans une méchante couverture rugueuse qui me donnait des démangeaisons. A chaque fois que je l'entrouvais pour me sentir plus à mon aise, un gendarme fixait ma nudité d'un air courroucé en disant: scrogneugneu.

Une fois arrivés chez moi, ils ont jeté un coup d'œil dans toutes les pièces, puis ils ont récupéré

les effets qu'ils m'avaient prêtés hier au soir. En partant ils n'ont pas voulu rien boire et ils m'ont dit sévèrement qu'ils espéraient bien ne plus me revoir avant longtemps. Ce n'est quand même pas ma faute si l'on m'enlève, et si l'on me dévalise! J'avais deux pantalons. Je n'en ai plus un seul. Comment faire dans ces conditions pour aller en acheter un?

Jeudi 11. — Ce matin, visite de l'abbé Mardi. Il me dit: j'ai trouvé ce qu'il vous faut. Une blonde de quarante ans, bonne catholique. Je lui ai répondu qu'il était bien question de cela. Lui ai expliqué pourquoi je le recevais en chemise. Il est parti m'acheter un pantalon. Il allait tourner le coin de la rue, quand des voyous se précipitent sur lui et le jettent à l'intérieur d'une voiture. La voiture est partie en trombe. Avant qu'elle disparaisse à ma vue, j'ai eu le temps d'apercevoir les jambes de l'abbé qui se débattaient hors de sa soutane. Puis on a claqué la portière et j'ai eu devant moi la vision de l'abbé, nu, au milieu d'un champ de betteraves. J'imaginai la tête des gendarmes en le voyant arriver! J'étais dans la salle à manger. A ce moment, je me vis soudain entouré par plusieurs individus. Je repris mes esprits dans le champ de betteraves. L'abbé Mardi était penché sur moi. Nous étions nus. Le temps était gris. Il faisait frisquet. Nous avons attendu le passage du paysan sur son tracteur. De loin, il m'a fait un signe en m'apercevant. Je lui ai présenté l'abbé.

Nous sommes arrivés chez les gendarmes. Je crois que si l'abbé n'avait pas été avec moi, ils me mettaient en prison. D'abord, ils ne voulaient pas croire qu'il fût prêtre, nu comme il était. Il a fallu qu'il se retourne et leur montre sa tonsure. Nous sommes revenus dans la camionnette, enroulés dans la même couverture. La peau de l'abbé est douce et chaude. Il utilise le savon déodorant Rexona. Je crois que je vais acheter le même.

Vendredi 12. — Ce matin, visite de l'abbé Mardi. Il portait une soutane qu'on lui avait prêtée, trop courte pour lui. Il faisait le clown avec, d'une manière irrésistible. Il est allé m'acheter un pantalon. Je lui avais prêté mon parabellum. Il n'a pas eu à s'en servir.

Cette blonde, dont il m'avait parlé hier, est veuve d'un boucher. Il paraît qu'elle est neurasthénique depuis la mort de son mari. J'ai dit à l'abbé que je ne me sentais pas de taille à guérir la neurasthénie d'une veuve de boucher. Il a ri, de l'air entendu du confesseur qui en sait long. Je lui ai raconté mes promenades à Ermenonville, mon rendez-vous manqué à la Bibliothèque Nationale. Il m'a vivement encouragé à y retourner. De fil en aiguille, nous avons décidé d'y aller tous les deux ensemble, demain, dans mon auto.

Samedi 13. — Aujourd'hui, exercice impromptu d'alerte atomique sur la région parisienne. Interdiction de sortir. Notre petite excursion est remise.

Dimanche 14. — A la messe d'onze heures, sermon par l'abbé Mardi. Prenant prétexte de l'alerte atomique d'hier, il a parlé de la destruction possible de l'Humanité. Il a évoqué Adam et Eve. Il a dit qu'Adam et Eve, privés de l'aide de Dieu, c'était comme deux hommes nus, perdus au milieu d'un champ de betteraves. Puis les gendarmes les tiraient de là avec une couverture et c'était Dieu avec sa Grâce. A la sortie de la messe, nombre de fidèles s'entretenaient sur le sens étonnant de la comparaison qui caractérise le style de l'abbé Mardi.

Lundi 15. — Aujourd'hui, excursion à Ermenonville avec l'abbé. Sa gouvernante nous avait préparé un panier de victuailles. On s'en est fourré jusque-là dans les sous-bois mais on n'a pas rencontré la vieille fille de mes pensées.

Mardi 16. — Au courrier, convocation du procureur de la République. Je dois témoigner demain sur mes trois enlèvements.

Mercredi 17. — Le procureur a été à peine poli. A chaque fois que je voulais donner des détails, il me disait: abrégeons, abrégeons, vous vous figurez que vous êtes la seule personne qu'on enlève?

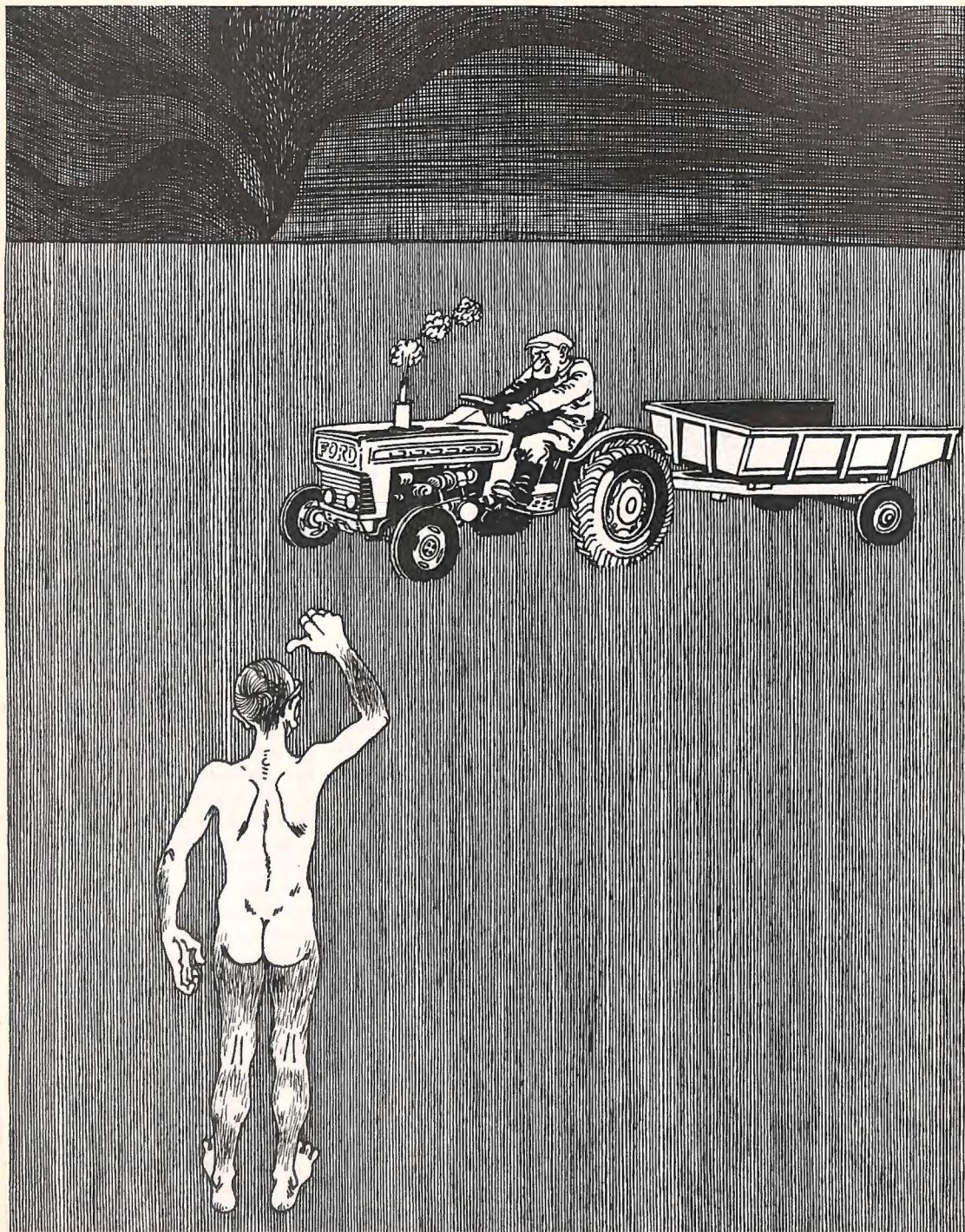
Jeudi 18. — Aujourd'hui, on m'a enlevé.

Vendredi 19. — Aujourd'hui, on ne m'a pas enlevé.

Samedi 20. — L'abbé Mardi m'avait ménagé un rendez-vous avec la veuve du boucher. Elle

n'est pas venue. Sans doute a-t-elle été enlevée.

Dimanche 21. — On m'a enlevé ce matin, tandis que je me rendais à la messe d'onze heures. Dans le champ de betteraves, j'ai retrouvé l'abbé Mardi. Il était en grande conversation avec la veuve du boucher. Je la voyais évidemment dans les pires conditions, nue, livrée à mon regard sans le moindre artifice, dans un lieu qui se prête mal aux illusions de l'amour, mais je me suis bien rendu compte qu'elle n'était pas du tout mon type. Dans l'état où nous nous trouvions, je le lui ai avoué tout crûment. Elle m'a regardé avec un air neurasthénique. Dans l'après-midi, la vieille fille d'Ermenonville nous a rejoints. De nouveau cette rougeur charmante en me voyant. C'était la première fois qu'elle venait dans le champ. La bouchère aussi. L'abbé et moi faisons figure d'habitues. Nous avons attendu le paysan. Puis nous nous sommes rappelés que c'était dimanche. Nous sommes alors partis à pied. La bouchère, qui est très lourde, s'enfonçait dans la terre meuble. La vieille fille qui a de tout petits pieds osseux, s'enfonçait également. Nous nous arc-boutions, l'abbé et moi, pour les tirer de là. Quand la nuit tomba, nous n'étions pas encore parvenus au bout du champ. Nous nous sommes creusés des lits dans la terre pour ne pas mourir de froid. Seules nos têtes dépassaient. Quelle aventure!



Fournier

le journal de delfeil de ton

Lundi 22. — Ce matin, en nous réveillant, le ciel n'était plus au-dessus de nos têtes. Nous étions dans une sorte de grotte dont les murs se dressaient à l'horizon. A l'instar de l'horizon, ces murs reculent à mesure que nous avançons. En tant que théologien, nous avons demandé à l'abbé ce qui nous arrivait. Il était bien embêté. Il nous a avoué qu'il n'en savait absolument rien. A tout hasard, il a prié. Il nous a invités à en faire autant.

Mardi 23. — Deuxième journée dans la grotte. C'est le désert le plus complet. La température est clémente, on ne la sent pas. Nous éprouvons tous les quatre une étrange sensation de liberté. Nous devrions nous ennuyer, avoir peur, que sais-je, nous sommes extrêmement calmes. Le sol est comme de la mousse. On marche dessus sans fatigue. Quand on s'y assied ou s'y allonge, il est comme un cocon. La lumière est, comment dire, *naturelle*. A intervalles réguliers, il nous pleut du pain et des journaux. Une fois lus, les journaux se désagrègent à nos yeux. De même les restes de pain, quand nous avons mangé.

Mardi 24. — Le journal que nous recevons a deux éditions: la gazette de midi, la gazette du soir. Il annonce des nouvelles qui n'en sont pas. Par exemple, ce matin, il y avait un gros titre: LE ROI PHILADELPHIE. Le reste de la page était entièrement en

blanc. Quand on la tournait pour lire au dos, le journal n'existait plus. Ce roi Philadelphie nous a occupés toute la journée. Le soir, la nouvelle édition disait: VOICI L'ALPHABET. Et notre alphabet remplissait la page. Au verso de la page, il y avait d'autres « alphabets », totalement inconnus de nous, certains fort beaux, mais pourquoi étaient-ils là? La bouchère ne savait pas l'alphabet. Sa science s'arrêtait au « n ». Nous le lui avons fait réciter jusqu'à ce qu'elle le sache bien. Son visage de neurassthénique s'est éclairé. Puis nous nous sommes endormis.

Jeudi 25. — Aujourd'hui, les journaux étaient rédigés en signes inconnus. Nous avons rêvé dessus. Puis l'abbé a voulu dire quelque chose, et il n'est sorti de sa bouche que des sortes de bulles de savon qui tombaient à terre et roulaient jusqu'à l'horizon dans un grondeur infernal. Bientôt, nous l'avons prié de se taire. Il s'est mis à genoux, et il a prié.

J'ai eu envie de me marier. Voyant cela, la bouchère a pleuré. La vieille fille ne voulait pas céder à mes instances. J'ai demandé à l'abbé de bénir notre union. Il l'a fait, sans rancune. Pendant que nous nous accouplions, Madeleine et moi, les centaines de bulles que l'abbé avait émises pour nous marier roulaient en rangs serrés vers l'horizon. La bouchère trépignait en se bouchant les oreilles. Dans son extase, Madeleine voyait de grands harmoniums blancs chevauchés

par des anges. Moi, je voyais un champ de betteraves où des gendarmes étaient fusillés par des amazones en caleçon.

Madeleine s'est endormie. La bouchère s'est jetée sur moi. L'abbé a béni notre union en vitesse. Que vaut cette bénédiction, venant après l'autre? A mes questions, l'abbé me répond par des grands signes de ne pas m'en faire. Revu, comme avec Madeleine, le champ de betteraves où gisaient des gendarmes. Danielle, elle, ne voyait rien. L'abbé me regardait avec son air de bonne amitié. Je regrettais que nous l'ayons brusqué, un peu plus tôt, à cause de ses bulles. Je le lui ai dit. Il m'a pris par le bras. Nous sommes partis faire quelques pas dans ce désert où nous vivons. Quand nous avons rejoint les femmes, le pain avait plu. Le journal disait: « QUARANTE-TROIS KILOMETRES ». Personne d'entre nous ne se souvient de ce que disaient les journaux précédents.

Vendredi 26. — Ce matin, nous n'avions plus ni poils ni cheveux. Ensuite, nous assistâmes à notre métamorphose, qui dura toute la journée. Ce soir, voici comment nous nous présentons. Nous n'avons plus ni bras ni jambes. Nous sommes des ellipsoïdes très allongés. Notre visage est plaqué sur le haut, sans relief. Nous nous tenons à la verticale. Pour nous déplacer, nous glissons sur notre pointe inférieure. Le pain monte tout

le journal de delfeil de ton

seul à notre bouche. Les journaux se déplient sous nos yeux. Nous pouvons rire et nous ne nous en sommes pas privés. Hier, j'étais bigame. Aujourd'hui, je serais bien en peine de me marier! L'abbé n'émet plus de bulles. C'est heureux.

Samedi 27. — Théologiquement parlant, l'abbé est de plus en plus pris au dépourvu. Par contre, ses qualités de bon pasteur ne le laissent pas en défaut. Ce matin, il a blâmé notre veulerie à tous les quatre. Dans la mesure où nous pouvons l'apprécier, dans ce désert parfait où nous nous trouvons, il semble que notre forme elliptique et notre nouveau mode de locomotion nous permettent de très grandes vitesses de déplacement. L'abbé pense qu'avec de l'élan nous pourrions peut-être avancer plus vite que l'horizon ne recule et franchir le mur de ce qu'il a appelé: « les réalités extérieures ». Les femmes auraient préféré rester là où nous étions. L'abbé, avec un culot monstre, les a menacées des flammes de l'enfer! Nous avons foncé toute la journée. L'horizon fonçait aussi. L'horizon a gagné.

Dimanche 28. — L'abbé nous a dit: je ne peux pas dire la messe, je n'ai pas ce qu'il faut, mais si vous voulez, je peux faire un sermon. Nous lui avons réclamé un sermon sur l'air des lampions. Il était content. Dans son sermon, il a comparé les ellipsoïdes que nous sommes aux hommes que nous avons été. Mais nous demeu-

rons les enfants de Dieu. Et nous aurions bien aimé savoir qu'elles étaient les intentions du Père à notre égard. Père, manifeste-toi, s'est-il écrié. Alors le plafond de la grotte s'est éclairci et au travers nous avons vu passer des gens, des autobus. Nous fîmes des bonds pour les atteindre. En vain, bien entendu. Puis le plafond est redevenu opaque. C'est égal, serions-nous morts?

L'abbé a dit: vous avez vu, hein? Dieu existe! Vous avez vu, hein? Quand on lui parle, il répond!

Lundi 29. — Nous avons glissé vers l'horizon jusqu'à midi. A midi, nous nous sommes arrêtés pour ramasser le pain et les journaux qui pleuvaient. L'abbé, dont les freins fonctionnent moins bien que les nôtres, est revenu sur ses pas, très excité. Il avait vu un lac. Nous nous sommes approchés. En effet, la surface du sol, sans dénivellation d'aucune sorte, était maintenant constituée d'eau. En nous penchant, nous avons vu une forêt luxuriante au fond de l'eau. Un homme marchait, avec un casque colonial sur la tête. Puis un autre homme, casqué de même, avançait à sa rencontre. Ils s'arrêtaient l'un en face de l'autre et nous entendîmes le premier dire:

— Livingstone.

Le second lui répondit:

— Brazza.

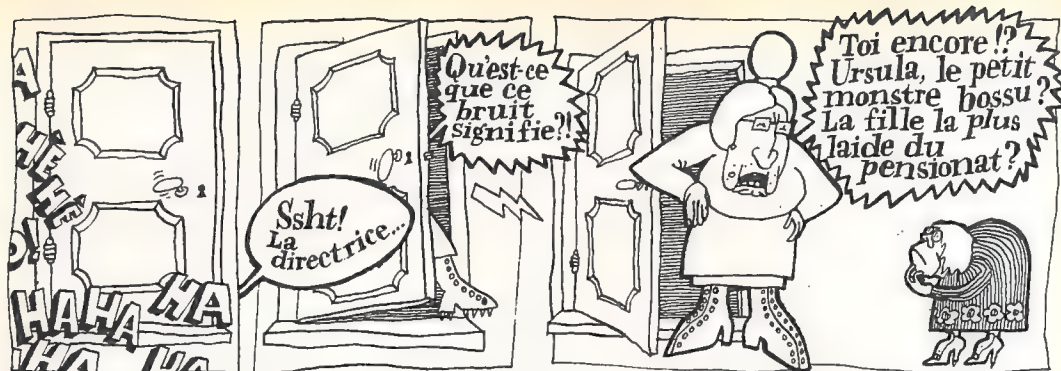
Ils se serrèrent la main. Quelle rencontre historique! A ce moment, l'eau du lac se mit à bouillir. Nous nous éloignâmes vivement. Quand nous revînmes,

nous vîmes, au fond du lac, le champ de betteraves et le paysan avec son tracteur qui labourait. Sans nous concerter, nous plongeâmes. Le paysan fut bien heureux de nous revoir. Il nous conduisit chez les gendarmes. Pour en finir plus vite avec les formalités, nous ne parlâmes pas de notre aventure. Ne pas oublier de noter que nous avions repris forme humaine, et que les femmes avaient dû rester dans la grotte.

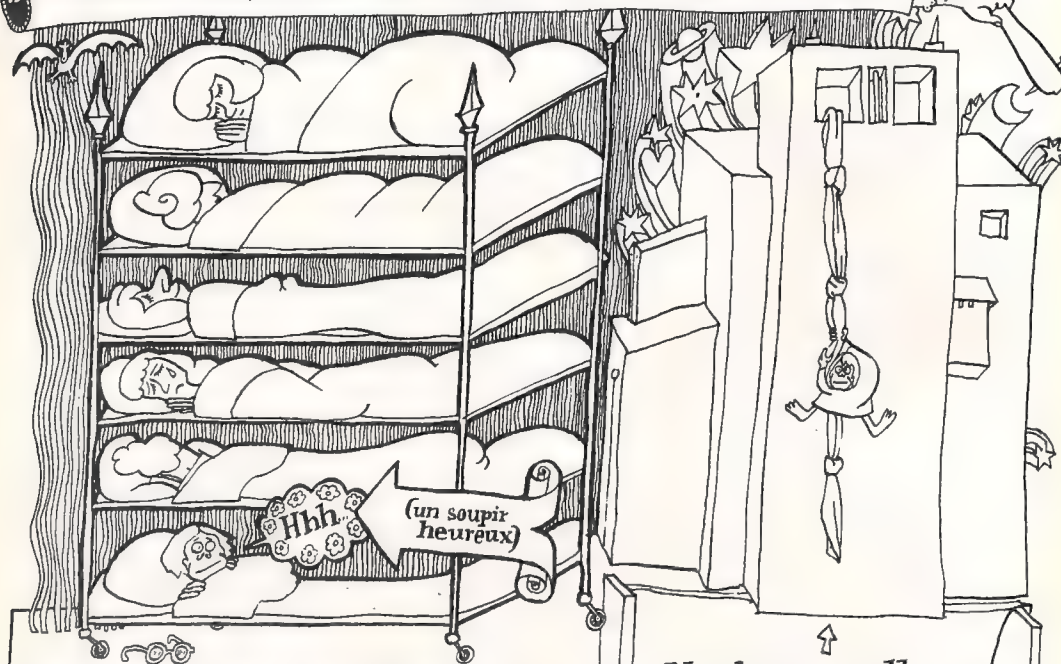
Mardi 30. — Ce matin, l'abbé Mardi est venu me faire une petite visite dans sa soutane d'emprunt, toujours aussi courte. Il m'apportait un pantalon. Cette attention m'a touché. Il est abonné à « La Croix ». Il a retrouvé, dans sa boîte aux lettres, tous les numéros parus pendant notre absence. Il ne s'est pas passé grand-chose pendant tout ce temps-là. Quelque chose préoccupe l'abbé: est-ce que notre aventure a un sens? Et lequel? Il aimerait bien savoir, pour son sermon de dimanche prochain.

Mercredi 31. — Ce matin, en descendant après m'être réveillé, qu'est-ce que je trouve, ficelé sur son tracteur, au milieu de ma salle à manger? Le paysan du champ de betteraves! Il disait: ah ben, c'est ben mon tour, ah ben c'est ben mon tour! J'ai voulu dénouer ses liens, mais ils se renouaient à mesure. Il faudrait aller chercher les gendarmes. Mais j'ai peur de sortir. Qui sait ce qui m'attend au coin de la rue? Je préfère attendre que l'abbé vienne me voir.





Et comme l'habitude elle punissait Ursula gravement...

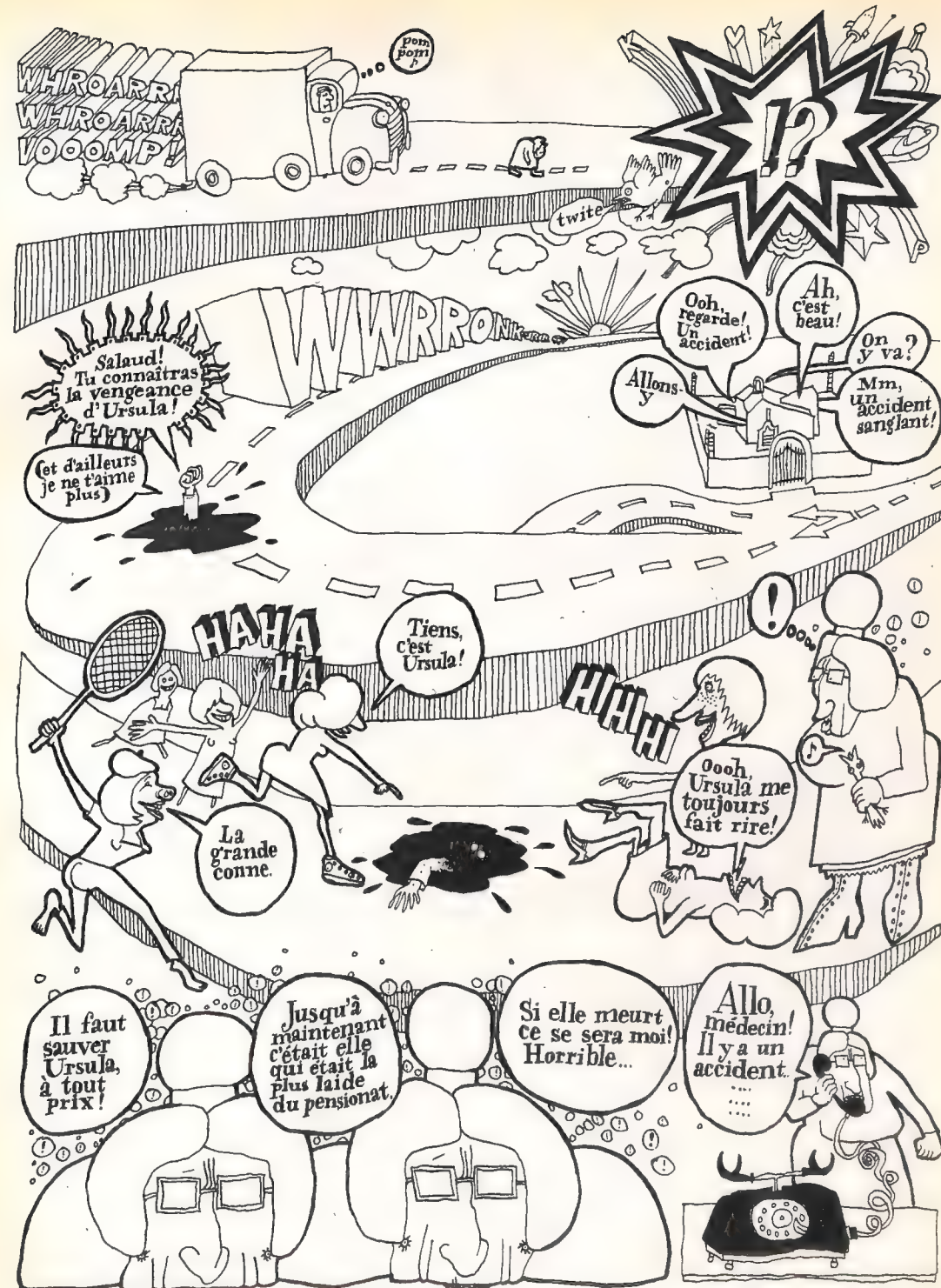


Cette nuit il y avait une fille qui ne réussait pas à s'endormir. En effet, c'était Ursula qui ne pensait qu'à le camionneur...

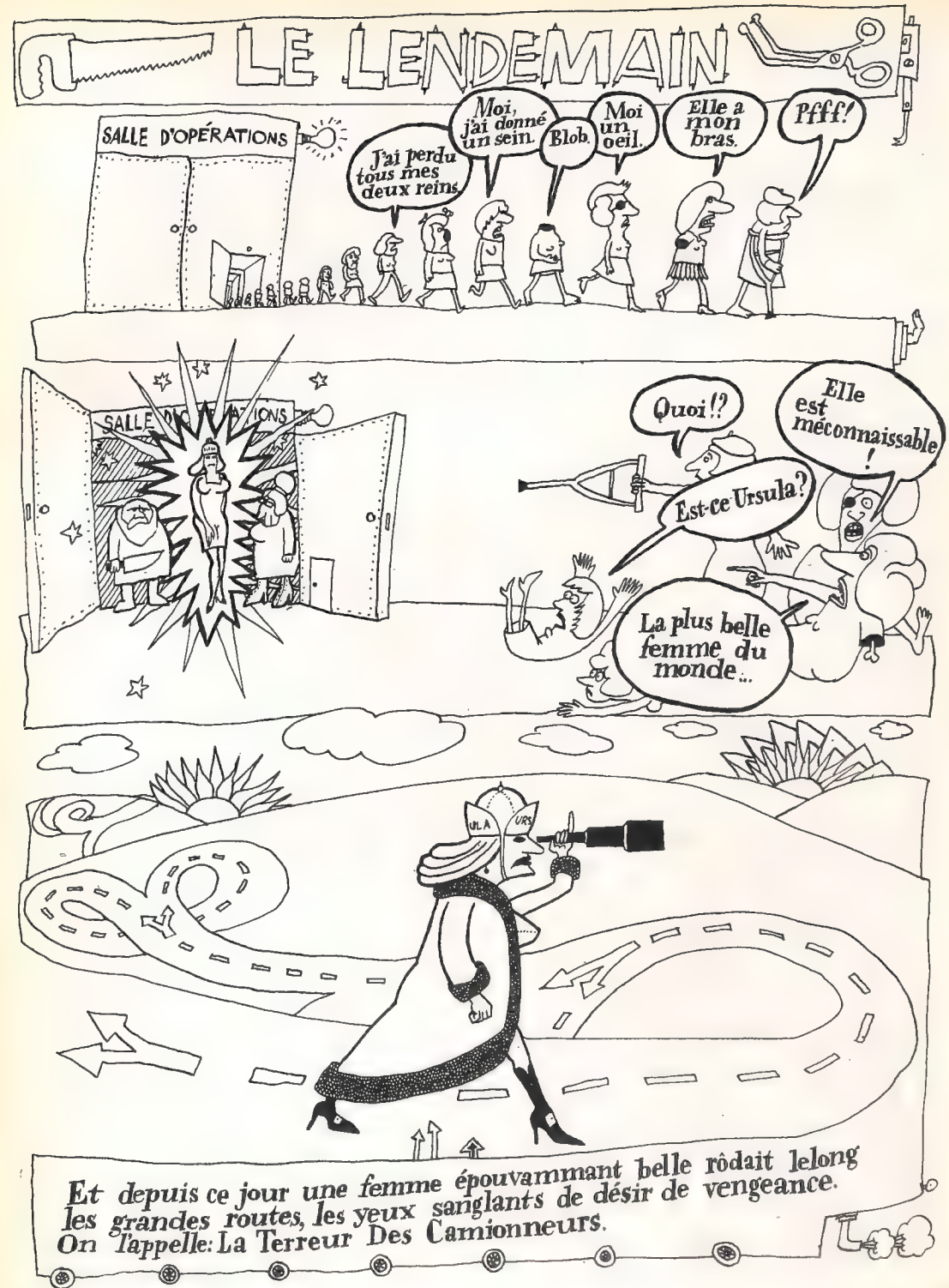
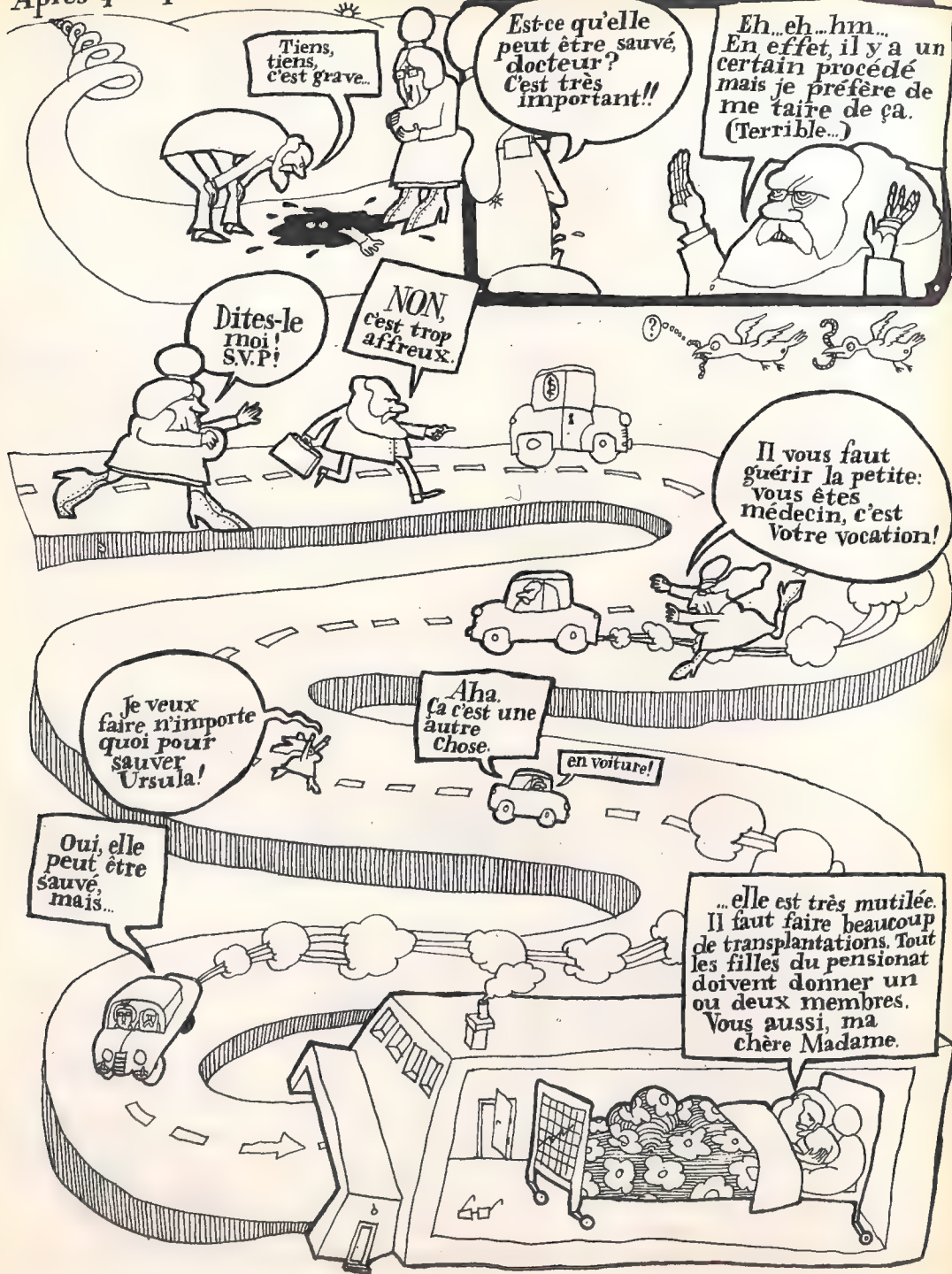
Vers le matin elle s'échappait du pensionnat.

MAIS comme les lecteurs attentifs ont vu déjà: Ursula a oublié ses lunettes. Ça finira mal!!

Et elle se metta en route, à la recherche du grand camionneur fort.



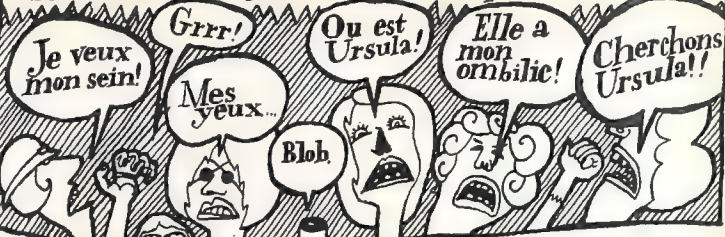
Après quelques heures le médecin arrivait...



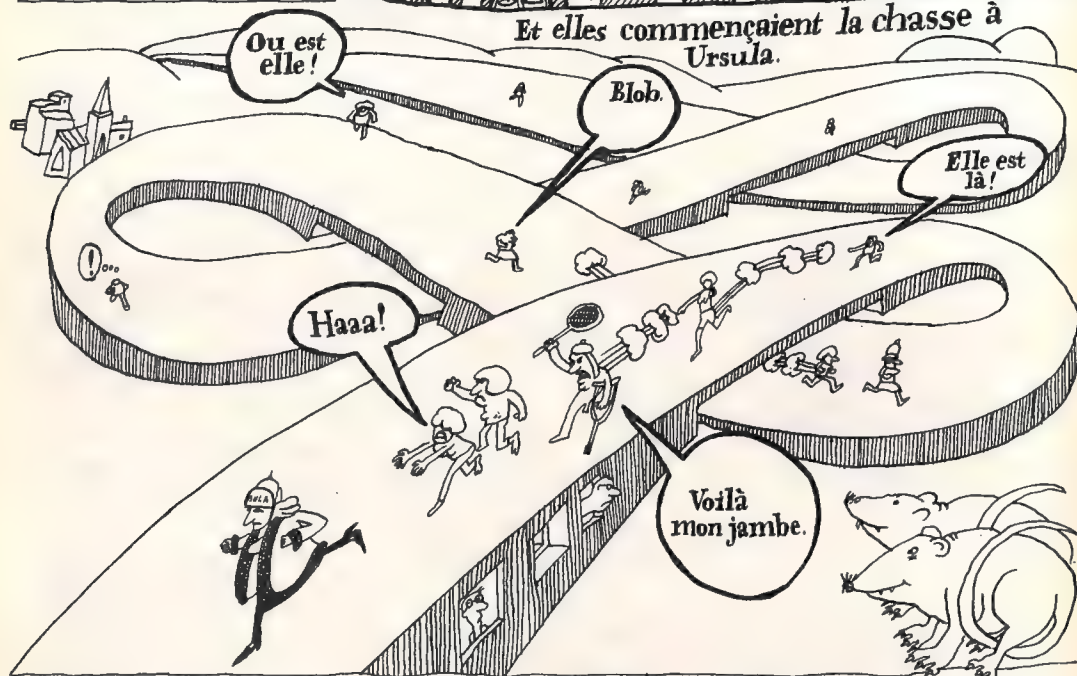
Les ans passaient et un jour automnal la directrice du pensionnat mourait, regrettée par personne.



Soudain une bagarre s'éclata au pensionnat.

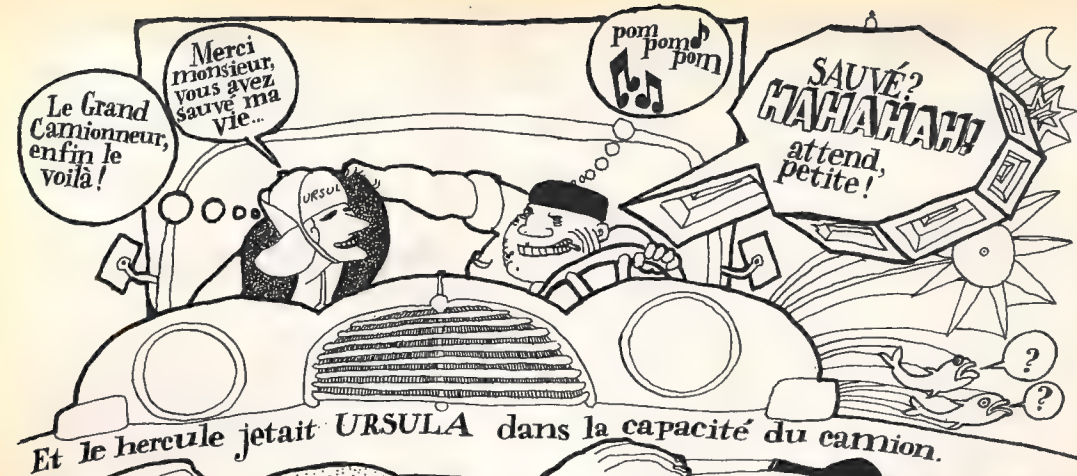
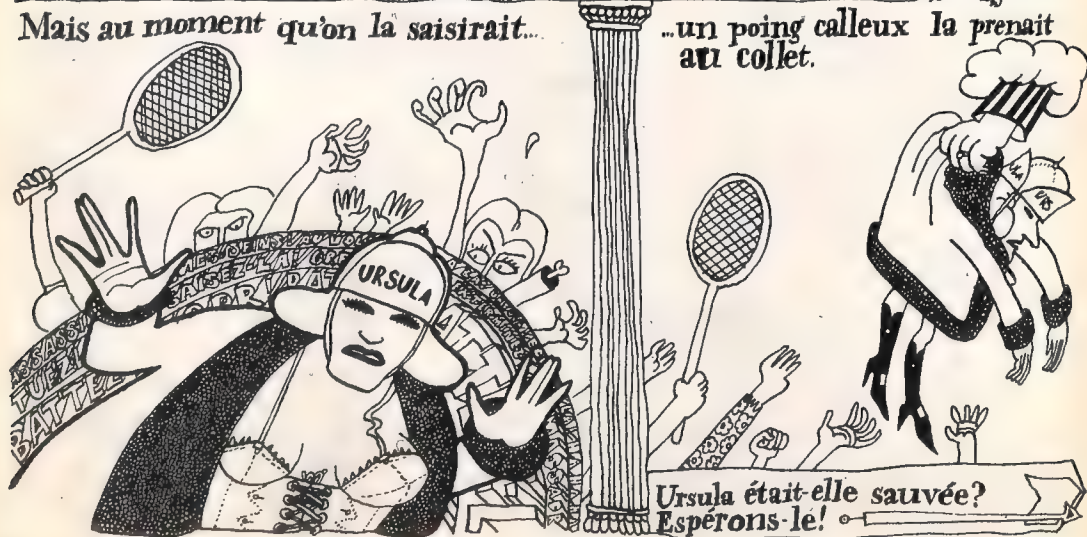


Et elles commençaient la chasse à Ursula.

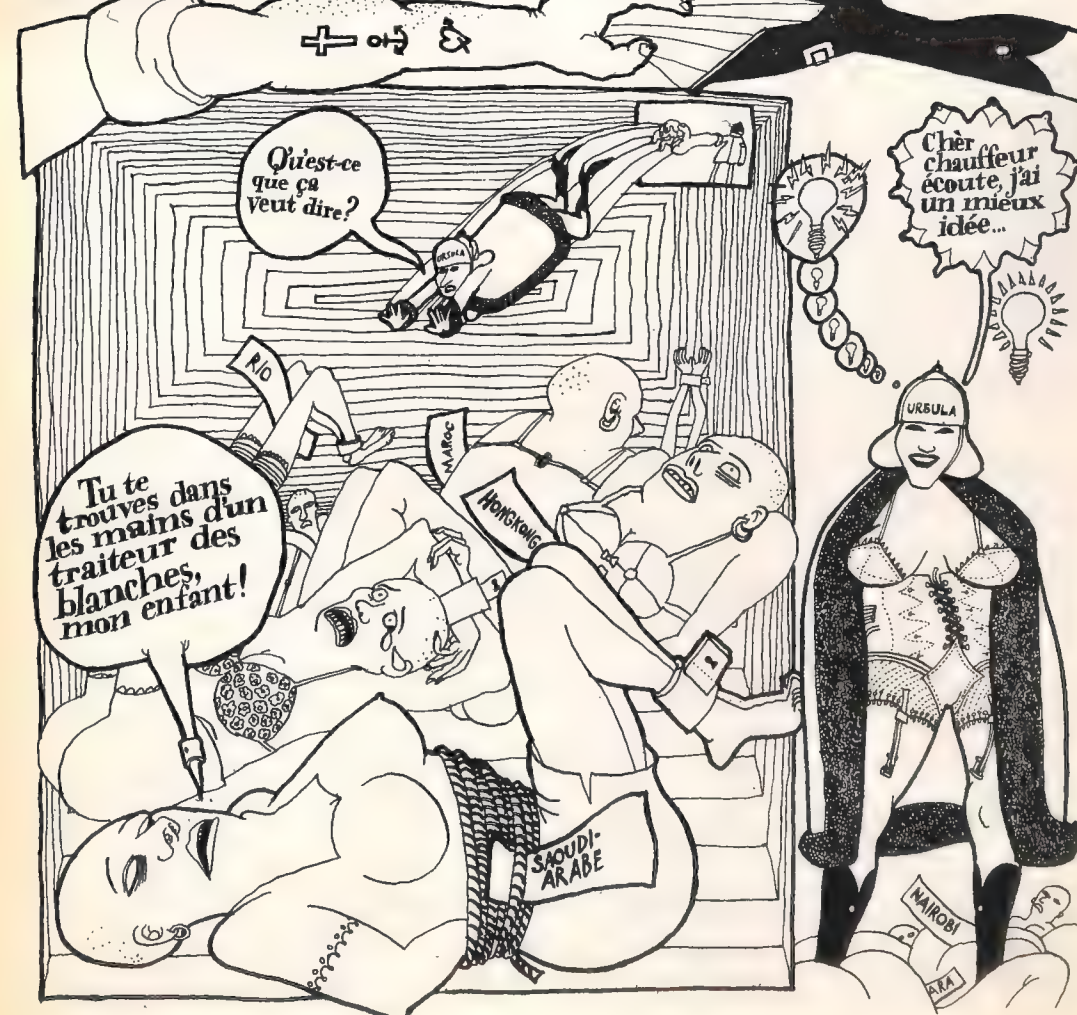


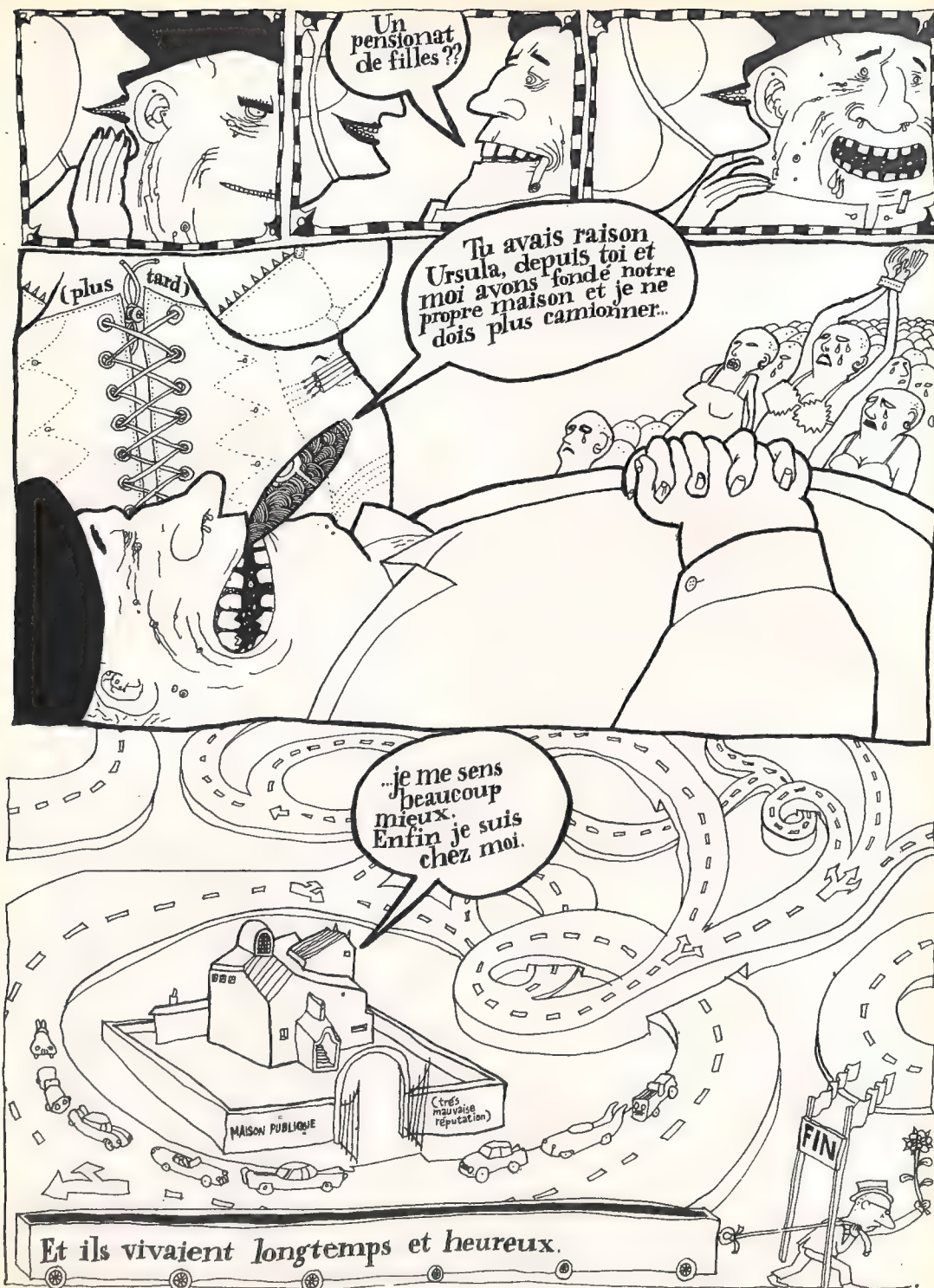
Mais au moment qu'on la saisisait...

...un poing calleux la prenait au collet.



Et le hercule jetait URSULA dans la capacité du camion.





Bernier

« Faut pas Le laisser comme ça! Faut pas Le laisser comme ça! » Comme un tam tam, cette phrase martelait la tête de Jeanne.

Son chien vint lui lécher les mains. Jeanne lui flanqua un coup de bâton. Le chien se sauva en hurlant. Pour se venger, il mordit tous les moutons. Jeanne vit son troupeau déferler vers la vallée, poursuivi par le chien. Et Jeanne resta seule.

« Faut pas Le laisser comme ça! Faut pas Le laisser comme ça! » Le tam tam recommença dans sa tête. Jeanne se décida. Elle n'allait pas Le laisser comme ça. Elle prit le chemin de l'église de Domrémy.

La petite église était déserte et fraîche. Jeanne alla droit vers Lui. Elle ne savait pas très bien ce qu'elle allait faire pour Lui, mais à coup sûr elle n'allait pas Le laisser comme ça.

Grimpée sur un prie-dieu, elle enleva assez facilement les clous des mains et des pieds. Il lui tomba dans les bras. Le tam-tam s'arrêta dans sa tête.

Son fardeau bien serré sur sa poitrine, elle descendit du prie-dieu et sortit par la grande porte. Elle Le coucha dans l'herbe, derrière l'église. Jeanne troussa son cotillon, enjamba le grand corps de chêne et commença à pratiquer la respiration artificielle. Jeanne savait que ce pourrait être très long, mais ça ne lui faisait pas peur. Elle avait tout son temps. Pour varier la méthode, elle fit du bouche à bouche.

Et le miracle se produisit. La tête de bois frémit, les lèvres s'entr'ouvrirent et balbutièrent:

— Ne te fatigue plus, mignonne, ça y est! Enfin, je peux parler... A toi, je vais tout dire. Je suis le Bonhomme en Bois des Galeries Barbès. C'est M. Barbès qui m'a accroché dans les églises, pour sa publicité. Mais si tu veux me rendre un fier service, t'as qu'à foncer à Rouen. C'est là-bas que M. Lévitane a une maison de campagne. Dis-z-y que je veux bien travailler pour lui si y paye mieux que Barbès.

La lourde tête pleine de nœuds retomba, les lè-

jeanne

vres redevinrent immobiles. Jeanne se redressa. Elle avait reçu le message. « T'as qu'à foncer à Rouen! »

Jeanne se mit à courir vers Rouen. Ses jambes s'entrecroisaient sous elle à une vitesse incroyable, quasiment sans fatigue. « Pourvu que mes jarretelles tiennent le coup! » pensa Jeanne.

Elle rattrapa bientôt M. Seguin qui courait après sa chèvre. Ils coururent quelques instants côte à côte.

Ah, qu'elle était jolie, la Jeannette! pensait M. Seguin. Les campanules se courbaient jusqu'à terre pour la saluer au passage. M. Seguin allait lui demander si elle ne voudrait pas prendre la place de sa chèvre. Mais il glissa sur une crotte de bique et tomba. Jeanne n'avait pas le temps de s'arrêter. Elle oublia vite M. Seguin.

Les jarretelles tenaient le coup. Les jambes aussi. Mais l'estomac criait famine.

Jeanne aperçut, posé au frais dans l'ombre d'une borne, un petit panier. Elle s'arrêta, ouvrit le panier, vit un petit pot dans lequel elle trempa son doigt pour goûter.

— C'est ça! Faut plus te gêner! cria le Petit Chaperon Rouge. Si tu te morphales le beurre de la viocque, il ne lui restera plus qu'à calancher!

Jeanne sursauta. Le Petit Chaperon Rouge lui envoya une pierre dans l'œil. Jeanne préféra détalier à toutes jambes plutôt que de se battre avec une traînée qui courait le guilledou avec tous les loups du bois.

Les sabots de Jeanne frappaient régulièrement l'asphalte. Jeanne voyait avec plaisir les bornes se succéder. Elle en oublia sa grande faim. Et la nuit enveloppa Jeanne et la route.

La ville apparut, à l'aube, au bas de la côte. Jeanne en fut toute émue. Rouen était là, à ses pieds! Elle courut plus vite.

ORLEANS! L'écriteau frappa Jeanne en plein cœur. Ses forces l'abandonnèrent. Elle se laissa choir sur le talus.

Orléans! Jeanne ne pouvait pas croire qu'elle

s'était trompée de route, qu'elle avait fait tout ce chemin pour rien... Des larmes lui jaillirent des yeux. Jeanne cacha sa tête dans ses bras.

— Tiens! T'auras du boudin!
T'auras du boudin!

Le ventre de Jeanne se contracta. La faim reprenait le dessus.

— Tiens! T'auras du boudin!
T'auras du boudin!

La chanson éclata, toute proche maintenant. Jeanne leva les yeux. Blanche Neige et ses sept légionnaires étaient devant elle.

— Faut pas pleurer comme ça, la gosse, lui dit un grand rouquin barbu en relevant d'une chiquenaude son képi blanc. La Blanche Neige, on en a notre claque. On voudrait bien changer un peu. Si des fois t'étais d'accord, on pourrait te prendre avec nous.

— Je veux bien, répondit Jeanne, mais à une condition: c'est que vous me donniez à manger.

Le grand barbu plongea sa main dans sa poche, en tira une poignée de sable chaud.

— Tiens, mange avant que ça refroidisse, dit-il en la tendant à Jeanne.

Jeanne avala goulûment la poignée de sable. C'était un peu moins sucré que les crêpes de la mère Barberin, mais son estomac fut plein.

Les sept légionnaires se rapprochèrent. Blanche Neige, l'air au-dessus de ça, s'allongea sur le talus en suçait la queue d'une fleur.

Les yeux des sept légionnaires étaient très, très brillants. Jeanne eut un peu peur.

— Voyez, cria-t-elle en pointant son doigt vers le ciel. Le père Dupanloup qui monte en ballon! A trois cents mètres dans l'atmosphère, son grappin traîne encore par terre!

Les légionnaires scrutèrent le ciel. Jeanne en profita pour s'éclipser. Elle dévala la côte vers Orléans. Le désir de rester pucelle lui donnait des ailes.

Elle arriva aux premières maison d'Orléans. Dans sa hâte, Jeanne ne vit pas la ficelle avec laquelle les Anglais avaient ceinturé la malheureuse ville pour la retenir prisonnière. La ficelle claqua sur ses seins et cassa. Orléans était délivrée!

Jeanne n'y prêta aucune attention. Elle prit la première rue à gauche, celle qui menait à Rouen. Jeanne se retourna. Les légionnaires ne l'avaient pas poursuivie. C'était bien heureux.

Pendant deux jours et deux nuits, Jeanne courut. Elle arriva à Rouen.

Comme elle traversait la grand'place, un groupe d'enfants courut vers elle et s'agrippa à ses jupes.

— Joue avec nous, Jeanne! Joue avec nous! criaient-ils en chœur.

Jeanne ne savait rien refuser aux tout-petits. Ils jouèrent à cache-cache.

— C'est toi qui t'y colles! dirent les enfants. T'as qu'à monter sur le tas de fagots, tu te colles au poteau, tu fermes les yeux et tu comptes jusqu'à cent.

Jeanne grimpa en riant. Sous ses sabots, les fagots craquaient. Elle posa son front contre le poteau, ferma les yeux et compta...

— Une... deux... trois...

L'évêque Cauchon passait par là, tirant péniblement sur une cigarette de grossier tabac. Il toussait et crachait.

— Sacrée saloperie de fumée! grommela-t-il en jetant au loin sa gauloise. Je vais aller m'acheter des gitanes-filtre.

— Cinquante... cinquante-et-un... cinquante-deux...

Jeanne comptait toujours.

Monseigneur Cauchon entra dans le bureau de tabac.

— ... Quatre-vingt-dix-neuf... Cent!

Jeanne ouvrit les yeux. De grandes flammes l'environnaient. Déjà, ses jupes brûlaient. Une épaisse fumée roulait autour d'elle. A ses pieds, un mégot de gauloise achevait de se consumer parmi le menu bois.

Jeanne éleva ses regards vers le ciel. Elle aperçut distinctement, dans une lumière irréaliste, les trois orfèvres de la Saint Eloi qui couraient sur les toits pour attraper Ninette.

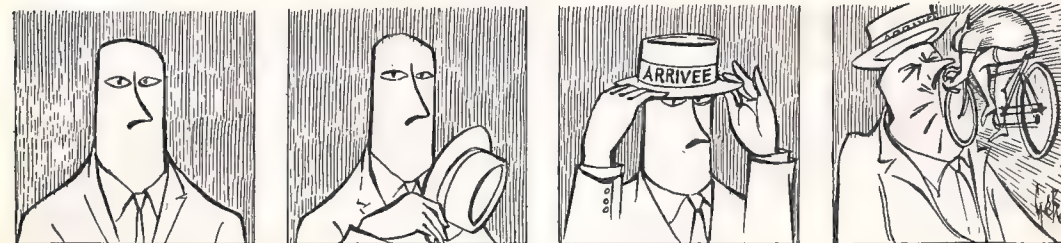
Elle les appela, mais les trois orfèvres étaient trop occupés pour répondre. Jeanne comprit que c'était la fin. Il ne lui restait plus qu'à crier quelque chose de joli que tous les petits enfants apprendraient plus tard au catéchisme. Elle lança, de toutes ses forces:

— Quand il seront fumés, vous montrerez mes jambons au peuple, ils sont musclés!

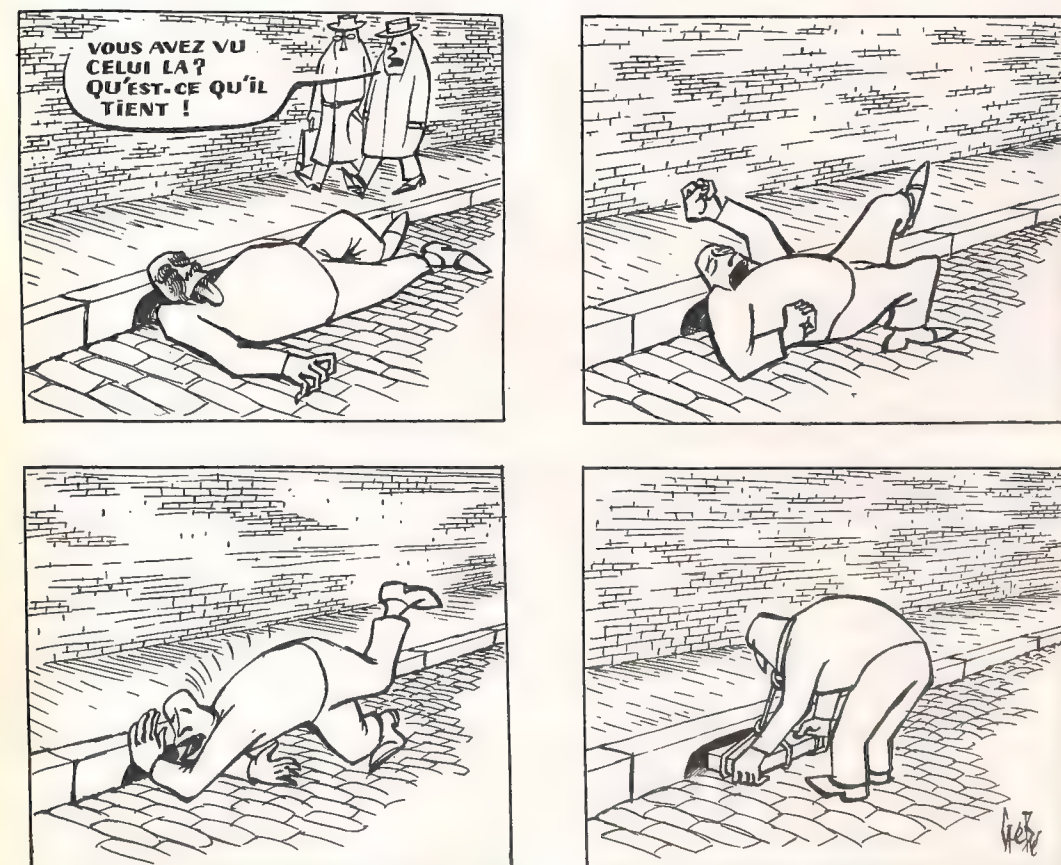
Cosette et Jean Valjean arrivèrent trop tard avec le seau d'eau.

M. Léviton écrasa son cigare dans un cendrier en or massif, urina dans le lavabo et s'endormit pour sa sieste. Il venait de manquer une bonne affaire, mais il n'en sut jamais rien.

UNE HISTOIRE A L'ENDROIT



UNE HISTOIRE A S'ENVERS



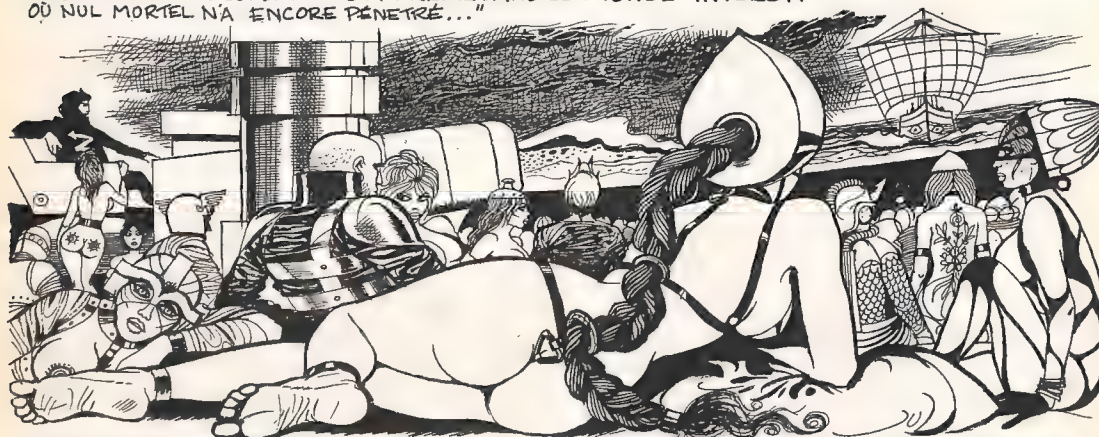
ULYSSE

HOMERE-LOB-PICHARD

la forteresse des vents

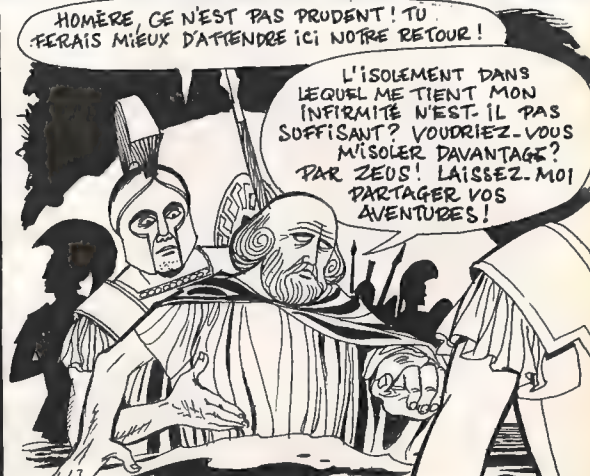


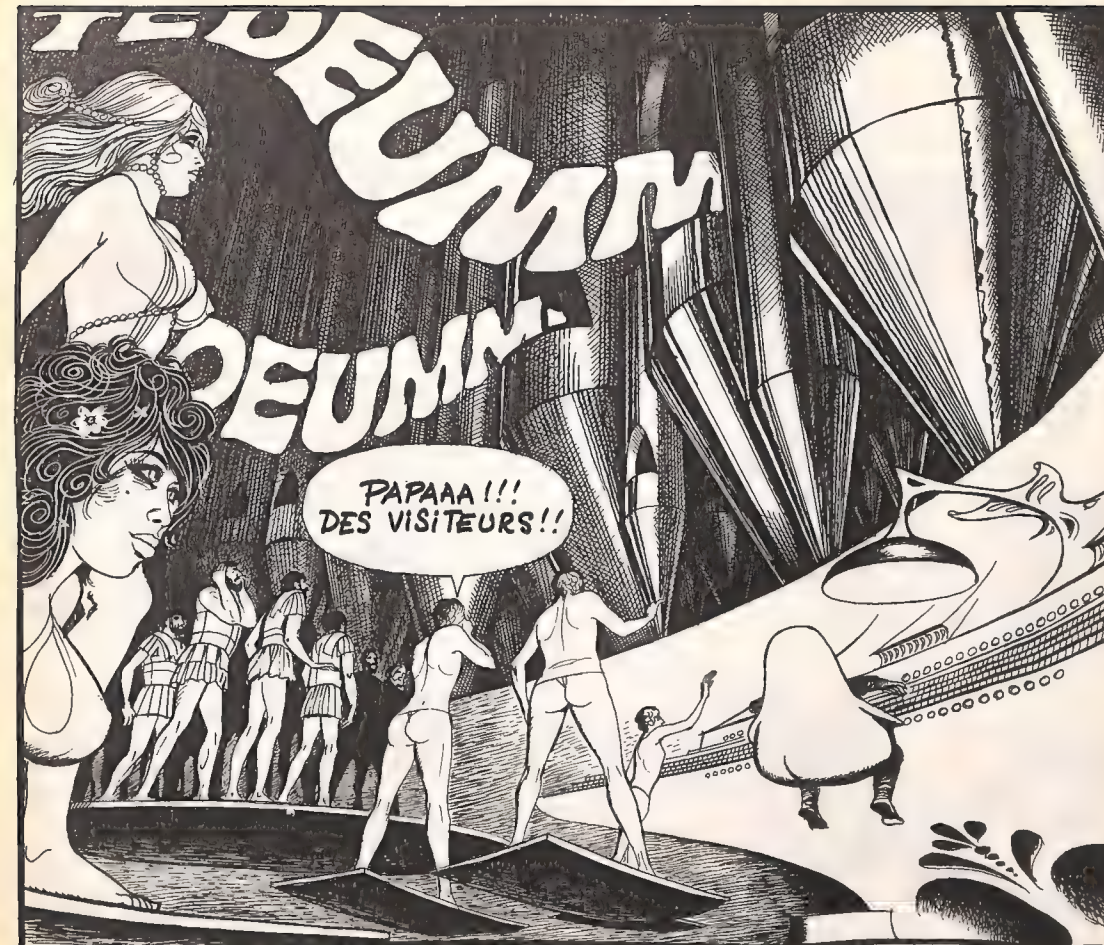
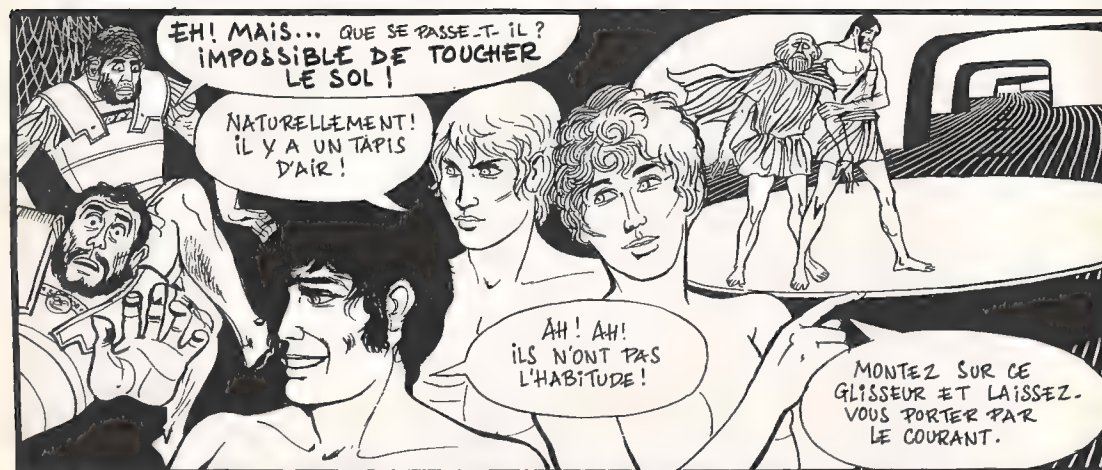
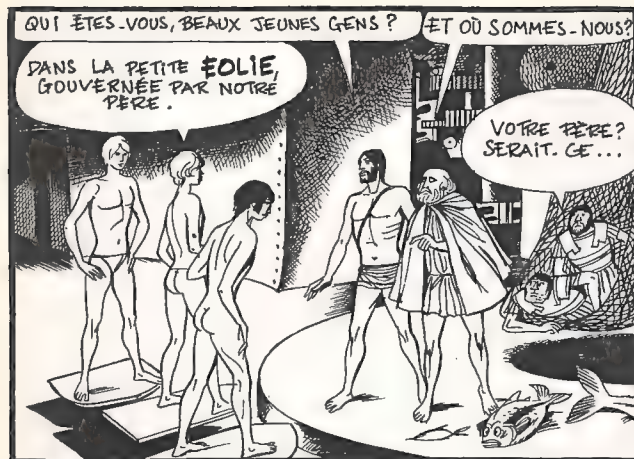
"ULYSSE ET HOMÈRE IGNORENT QUE L'ASSEMBLÉE DES DIEUX PRÉSIDENTE
PAR ZEUS LES A CONDAMNÉS À ERREUR DANS LE MONDE INTERDIT
OÙ NUL MORTEL N'A ENCORE PÉNÉTRÉ..."



IMAGINE LA PLUS PUISSANTE DES FORTERESSES, LE TEMPLE LE PLUS GIGANTESQUE, LE PALAIS LE PLUS BEAU,
ET TU N'AURAS QU'UNE FAIBLE IDÉE DE CE QUI EST DEVANT NOUS !
... À PRÉSENT, NOUS CONTOURNONS LA COLOSSALE MURAILLE QUI SEMBLE FAITE DE MÉTAL POLI ...
MAIS NOUS NE DISTINGUONS AUCUNE OUVERTURE ... CETTE CITADELLE EST CLOSE SUR ELLE MÊME,
FERMÉE AU MONDE EXTÉRIEUR ...











QUELLE SENSATION ÉTRANGE.
JE ME SENS LÉGER... LÉGER...

N'EST-CE
PAS ?
C'EST BON DE SE
LAISSER PORTER
PAR LE SOUFFLE
FRAÎS DE LA
ROSE DES
VENTS!

VENEZ!
NOUS ALLONS
JOUER!

ET À
QUELS JEUX,
O DIVINES ET
AÉRIENNES
NYMPHES?



À VOLE-AMOUR!
À BISE-
QUE-VEUX-TU?

À CHEVAUCHE-
TAQUIN!

VIENS AVEC
MOI, JE VAIS
T'APPRENDRE
À FAIRE UN
BOUQUET
D'ÉPRELONS!



DES ÉPRELONS ?

OUI.
HOP! ET HOP!
CEUX-CI
SONT FACILES
À ATTRAPER,
MAIS CEUX QUI
S'ÉPAROUISSENT
EN LIBERTÉ
SOR NOTRE MONDE
SONT BEAUCOUP
PLUS
FAROUCHES!



LE MORTEL QUI RÉUSSIRA
À ME CAPTURER RECEVRA
UN BAISER... PAPILLON!

PAR LES
DIEUX!
CE JEU ME
CONVIENT!

OÙ ÊTES-VOUS ?
NE ME LAISSEZ
PAS À L'ÉCART!

QUI
M'AIME
M'ATTIRE!



REGARDE!
JE SUIS
À TA PORTÉE!

OÙ
DONC ?

ICI!



EH! BIEN! QU'ATTENDS-TU POUR ME
SAISIR? TU NE ME VOIS DONC PAS?
HI! HI!

VOIS!
JE M'OFFRE À
TOI! NE SUIS-JE
PAS ASSEZ BELLE?
HI! HI!

PETITES
PERVERSES!
VOUS ME
RENDREZ FOU!



C'EST LASSANT!
IL EST TROP
FACILE DE LUI
ÉCHAPPER!

NON! NE PARTEZ
PAS! JE CONNAIS
D'AUTRES JEUX
PLUS
AMUSANTS...



APPROCHE-TOI, BELLE
ÉOLIENNE! ÉCOUTE:
J'AI MILLE CHOSES
PLAISANTES À TE
CONTER... JE SAIS
DES HISTOIRES QUI
TE DIVERTIRONT,
JE T'APPRENDRAI
DE DÉLICIEUX SECRETS
ET J'EN INVENTERAI
D'AUTRES POUR
TON PLAISIR...



JE NE SAIS CE QUE TU VEUX ME
CONTER, MALICIEUX VIEILLARD, MAIS
TES MAINS SONT PORTELOQUENTES!

À PRÉSENT QUE
JE T'AI CAPTURÉE,
M'ACCORDERAS-TU
LE BAISER-PAPILLON
PROMIS?



NON! TU ES TROP VIEUX!

O JEUNESSE
IGNORANTE ET
IMPITOYABLE!



OH...

AH! JE TE TIENS!
ET À MOI TU NE
M'ÉCHAPPERAS PAS!
JE VEUX LE BAISER
PROMIS... ET
BEAUCOUP PLUS,
ENCORE!



NON! NON!
PAS ÇA! LAISSE-MOI!
TU... TU ME FAIS MAL!
JE NE VEUX PLUS
JOUER AVEC TOI!...
MES SŒURS...
AIDEZ-MOI!!!

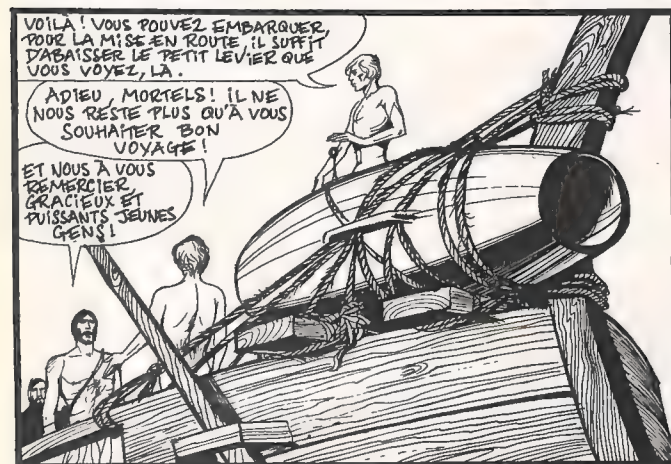
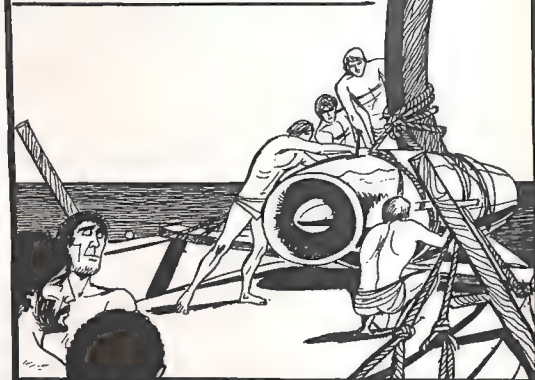


"LES ENFANTS D'ÉOLE INVITENT ULYSSE ET SES COMPAGNONS À PRENDRE PLACE À BORD D'UN ÉTRANGE VÉHICULE QUI FRANCHIT LES MURAILLES DE LA FORTERESSE..."



UNE EMBARCACTION VOLANTE!
EST-CE AINSI QUE LES DIEUX
VOYAGENT ?

"LE CADEAU D'ÉOLE EST ENSUITE
FIXÉ À L'AIDE DE CORDES À LA
POUPE DU NAVIRE D'ULYSSE..."



VOILÀ ! VOUS POUVEZ EMBARQUER
POUR LA MISE EN ROUTE. IL SUFFIT
D'ABAISSE LE PETIT LEVIER QUE
VOUS VOYEZ, LÀ.

ADIEU, MORTELS ! IL NE
NOUS RESTE PLUS QU'À VOUS
SOUHAITER BON
VOYAGE !

ET NOUS À VOUS
REMERCIER
GRACIEUX ET
PUISSANTS JEUNES
GENS !



À LA
GRACE
D'ÉOLE...



JE LEUR PRÉDIS UN VOYAGE MOUVEMENTÉ !
AH ! AH ! PÈRE A EU LÀ UNE FAMEUSE IDÉE !

ALLONS VITE LE RÉSOINDRE, IL VA SUIVRE
LEUR TRAJET AU TÉLÉTRONSCOPE ! IL NE
FAUT PAS MANQUER ÇA !



ÉOLE N'EST PAS SEUL À SUIVRE LES HUMAINS
VOIS, ZEUS, LES MORTELS S'ÉLOIGNENT
DE L'ÎLE !



MAIS... MAIS... LEUR NAVIRE EST
ÉQUIPÉ D'UN RÉACTEUR !

ÉOLE NE
DOIT PAS ÊTRE
ÉTRANGER
À CELA !

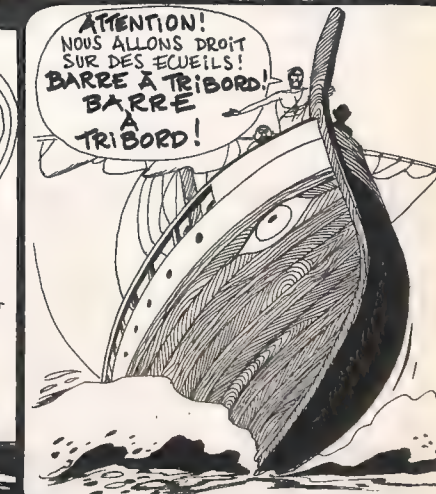
ILS NE DOIVENT
PAS QUITTER LA
MER DU
COUCHANT !

RASSURE-TOI
ILS NE SAVENT
SÛREMENT PAS
SEN SERVIR !
JE PRÉSENTS
UN INTERMÈDE
COMIQUE...



C'EST FANTASTIQUE ! NOUS FILONS
COMME LA FLÈCHE !

AINSI,
CETTE OUTRE MÉTALLIQUE RENFERMAIT EN
SES FLANC LE SOUFFLE D'ÉOLE. UN
VENT TERRIFIANT QUI NOUS POUSSE
À UNE ALLURE INCROYABLE !



ATTENTION !
NOUS ALLONS DROIT
SUR DES ÉCUEILS !
BARRE À TRIBORD !
BARRE
À TRIBORD !



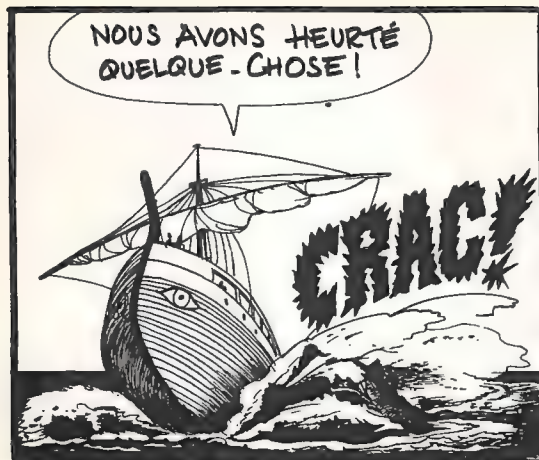
OUF !
NOUS VENONS DE
FRÔLER LA MORT !



CE N'EST PAS FINI ! D'AUTRES ROCHERS
LÀ ! DEVANT !

PLUS POSSIBLE
D'ÉVITER !
ULYSSE !
NOUS ALLONS
TROP VITE !

LAISSE-MOI
MANŒUVRER !



NOUS AVONS HEURTÉ
QUELQUE-CHOSE!



QUE SE PASSE-T-IL
À PRÉSENT?

NOUS NOUS
ENVELONS!



OOH!

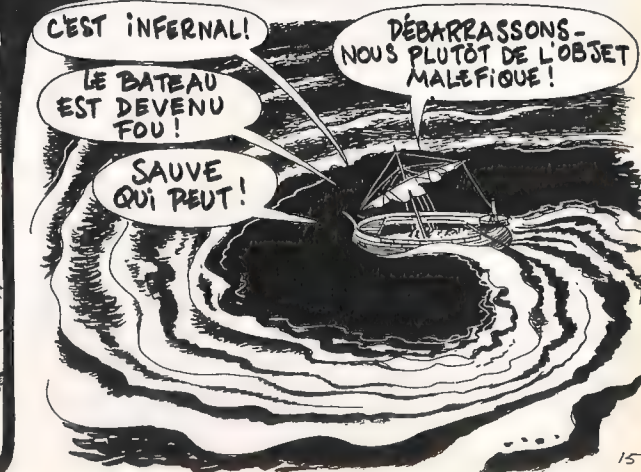
AAH!



AH! AH! AH! AH!
MAIS... MAIS COMMENT S'Y PRENNENT-ILS?
AH! AH! AH! AH!



UN RÉACTEUR ATTACHÉ AVEC UNE CORDE!
AH! AH! AH! COMMENT VOLEZ-VOUS...?
SOUS L'EFFET DES VIBRATIONS, LA CORDE
S'EST DÉTENDUE, DONNANT DU JEU AU
RÉACTEUR QUI BRINQUEBALLE DANS
TOUS LES SENS! AH! AH!
Hi! Hi! Hi!



C'EST INFERNAL!

LE BATEAU
EST DEVENU
FOU!

SAUVE
QUI PEUT!

DÉBARRASSONS-
NOUS PLUTÔT DE L'OBJET
MALEFIQUE!

15

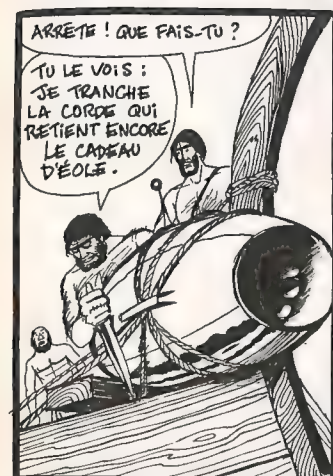


CE LEVIER A LIBÉRÉ
LES VENTS. IL DOIT
POUVOIR LES RETENIR À
NOUVEAU!



VOILÀ QUI EST FAIT! NOUS
N'AVONS PLUS RIEN À
CRAINDRE...

NON ULYSSE
CE N'EST PAS
SUFFISANT.



ARRÊTE! QUE FAIS-TU?

TU LE VOIS:
JE TRANCHE
LA CORDE QUI
RETIENT ENCORE
LE CÂBLEAU
D'ÉOLE.



IMBÉCILE!
QUI T'EN A DONNÉ
L'ORDRE?
NOUS AURIONS PU
DÉCOUVRIR LE
SÉCRET DE CET
OBJET ET... QUI
SAIT? CONTRÔLER
LA FORCE QUI
L'HABITAIT!



EH BIEN! IL EST TROP TARD À PRÉSENT.
PEUT-ÊTRE EST-CE PLUS SAGE AINSI...

C'ÉTAIT À MOI DE DÉCIDER,
ET LORSQUE NOUS SERONS
TIRÉS D'AFFAIRE, TU DEVRAS
ME RENDRE COMPTE
DE TON GESTE!



... MAIS POUR L'HEURE,
OCCUPONS-NOUS DU
BÂTEAU.

IL EST EN BIEN
MAUVAIS ÉTAT, CAPITAINE!

ET LES COURANTS
NOUS REPOUSSENT
INÉVITABLEMENT
VERS L'INTÉRIEUR
DE LA MER
DU COUCHANT!...



HÉLAS! SOMMES-NOUS
CONDAMNÉS À ÉRRER ÉTERNELLEMENT
DANS LA MER DE L'ÉPouvANTE?

RÉVERRONS-NOUS
JAMAIS ITHAQUE
ET TOUS CEUX QUE
NOUS AIMONS?

QUE VA-T-IL
ADVENIR
DE NOUS?...

FIN DE L'ÉPISODE

Si vous avez 4 francs à foutre en l'air...



Jack Wohl

ALPHABETE

VOUS ÊTES TELLE-
MENT BELLE, VERA,
QUE JE SUIS VENU
AVEC MON FRÈRE.

W V

FAUDRA T'Y FAIRE,
SYDNEY! TOUT LE
MONDE PARLE
NOTRE LANGUE.

£ \$

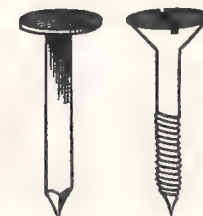
ON PEUT SUIVRE
LA MODE SANS
SE DÉGUISEY.

R R X X

FAIS GAFFE, CHAR-
LES! IL Y EN A QUI
ONT INTÉRÊT À
TE FAIRE DISPA-
RAÎTRE!...

C C

C'EST MARRANT POUR
PERSONNE, MAIS TOI
AU MOINS ONTE TAPE
PAS SUR LA GUEULE.



TU SAIS QU'ON PRÉ-
TEND QUE TU AS EU
DES REVERYS DE
FORTUNE?

\$ \$

MON PAUVRE HENRI,
JE CROIS QUE TU
ES NÉ POUR QUE
TOUT LE MONDE TE
PASSE PAR-DESSUS.

HA

LE DOCTEUR
DIT QUE
C'EST GLAN-
DULAIRE.
MAIS LA
VÉRITÉ,
C'EST QU'
IL MANGE
TROP DE
SOUPE!

FF

F

LA PROCHAINE
FOIS, ANNIE,
RANGE- LE
DANS UN
ENDROIT
SÛR.

AA

IL VAUT MIEUX
QU'ON SE
SÉPARE, ALICE,
REVOILÀ LES
DEUX COM-
MÈRES.

“ ” ! ?

TU VIENS
DE GRILLER
UN STOP,
WILBUR,

. WW

PAS ICI,
TOM! TOUT
LE MONDE
NOUS
REGARDE

TV

CHARLES, ON
NE PEUT PAS
CONTINUER
À SE VOIR
COMME ÇA.

C %

TU DEVRAIS ESSAYER
DE TROUVER UN TRA-
VAIL OÙ TU NE SERAIS
PAS ASSIS TOUTE
LA JOURNÉE.

OO

ÇA DOIT ÊTRE
ASSEZ EXCITANT,
D'ÊTRE UN SYM-
BOLE SEXUEL
INTERNATIONAL!

♀♂

© U.P.I. - Titre et adaptation: © de Tont

camí

Avant la guerre de 39-45, tandis que les Valéry, Suarès, Duhamel et consorts tenaient le devant de la scène et se faisaient passer pour de grands écrivains, Cami, tout seul dans son coin, se contentait des gros tirages et du mépris des gens de goût. Trente ans plus tard, Cami est toujours drôle. Les autres ne sont même plus ennuyeux.

les surprises de la circulation

PREMIER TABLEAU

La rue à roulettes.

(La scène représente un carrefour parisien.)

L'HOMME-A-LA-RUE-DÉSERTÉ. — Pour braver les périls de la circulation intensive et traverser sans danger les boulevards et carrefours de Paris, je ne sors jamais sans ma « petite-rue-déserte-à-roulettes ». Cette rue, que j'ai fait fabriquer spécialement, est composée d'un long et haut châssis recouvert de toile peinte représentant un mur, d'un trottoir en bois, imitation macadam, monté sur roulettes, et d'un bec de gaz.

Lorsque je veux traverser une avenue encombrée, je pousse habilement ma rue déserte dans toute la largeur de la chaussée. Arrêtés par ma rue déserte qui leur barre la route, les autos et autres véhicules sont obligés d'attendre que j'aie traversé tranquillement sur mon trottoir, pour pouvoir poursuivre leur chemin.

Une fois traversé, je tire ma « rue-déserte-à-roulettes » derrière moi sur le trottoir et je continue ma promenade aux yeux émerveillés et envieux des piétons, mes frères. Mais me voici au carrefour de Châteaudun. Des centaines de piétons cherchent vainement à traverser. Moi, grâce à ma rue-déserte-roulante, je n'attends pas une seconde. (Il pousse sa rue-déserte en travers de la chaussée et s'engage sur son trottoir pour traverser.)

UN MARCHAND-DES-QUATRE-SAISONS, se précipitant vers lui, furieux. — Na! mais, vous pourriez faire attention! Vous avez bousculé mes radis! Votre sale trottoir est monté sur ma voiture! Je vais chercher un agent!

UN BADAUD-SENTENCIEUX. — De mon temps c'étaient les voitures qui montaient accidentellement sur les trottoirs. Où allons-nous si maintenant les trottoirs montent sur les voitures! Quelle époque!

L'AGENT-QUI-S'ÉCOUTE-PARLER. — Alors, quoi? Vous trouvez que les artères de la cité ne sont pas assez engorgées, pour venir les congestionner en poussant un truc pareil à travers la chaussée? Si chaque piéton circulait comme vous avec sa rue individuelle ça serait du joli! Allons, circulez! (A ce moment arrive un taxi qui vient se ranger devant la rue-déserte.)

LE CHAUFFEUR, au voyageur du taxi. — La voilà votre sacrée rue déserte! Depuis le temps qu'on court après, c'est pas malheureux!

L'HOMME-A-LA-RUE-DÉSERTÉ, apercevant le voyageur qui descend du taxi. — Tiens! mon oncle de province!

L'ONCLE-DE-PROVINCE. — Ah! je te trouve enfin! Ah! mon gaillard! voilà plus de deux heures que je cherche ta rue à travers Paris! Figure-toi que je suis arrivé cet après-midi. Je me fais conduire chez toi. Là, ta femme me dit que tu es parti faire une course avec ta rue-déserte place du Châtelet. Je reprends un taxi et je donne ton adresse: « rue Déserte, place du Châtelet ». Nous arrivons place du Châtelet. Pas de rue Déserte! Un agent me renseigne et me dit que la rue Déserte est partie dans la direction de la place de la République. Mon taxi repart, mais place de la République, un groupe de badauds m'avertit que la rue Déserte vient de partir du côté de l'Opéra. Mon chauffeur commençait à s'impatienter de courir ainsi après une rue qui se déplaçait d'une façon aussi imprévue. Nous faisons les grands boulevards

les surprises de la circulation

jusqu'à l'Opéra. Mais pas de rue Déserte!! Un agent me renseigne de nouveau et me dit que « la-rue-déserte » ne devait pas être loin, car elle venait de passer et se dirigeait vers la rue Lafayette. Mon chauffeur écuma de rage. Enfin, nous avons aperçu le carrefour Châteaudun noir de monde. La rue-déserte est sûrement là, ai-je crié au chauffeur. Je ne m'étais pas trompé!

LE CHAUFFEUR. — Sale client! Cinquante centimes de pourboire pour courir après une rue qui change de quartier toutes les dix minutes! Sale client!

L'AGENT. — En voilà assez! Voulez-vous circuler avec votre rue, oui ou non? Et puis voici la nuit qui tombe, tâchez moyen d'allumer votre bec-de-gaz si vous ne voulez pas que je vous colle une contravention! Circulez!

DEUXIÈME TABLEAU

Catastrophe!

(La scène représente l'appartement de « L'Homme-à-la-rue-Déserte »)

L'ÉPOUSE-INQUIÈTE. — Vingt-deux heures moins trente! Mon mari n'est pas encore rentré! Je commence à être inquiète.

LA BONNE-BOULEVERSEE, *entrant en brandissant un journal.* — Je viens d'acheter l'édition spéciale que les camelots hurlaient dans la rue. Lisez! Lisez! C'est affreux!

ÉTRANGE ATTENTAT EN PLEIN BOULEVARD
UNE RUE PÉNÈTRE DANS UN CAFÉ
NOMBREUSES VICTIMES

« Cet après-midi, vers 6 heures, le piéton original et ingénieux qui, depuis quelques jours, circulait dans Paris en poussant une « rue à roulettes », a été victime d'un audacieux attentat.

» Comme il traversait, sur son trottoir particulier, le boulevard des Italiens, noir de monde à cette heure de circulation intense, deux apaches, embusqués dans sa rue-déserte, se sont précipités sur lui et, après lui avoir fait le coup classique du « père François », l'ont dévalisé et ont réussi à prendre la fuite. L'imprudent propriétaire de la rue-déserte, fortement contusionné, a été transporté à l'hôpital Lariboisière.

» Mais, hélas! cet attentat sans précédent devait avoir des suites encore plus graves. Le bec de gaz de la rue-déserte ayant été éteint par les bandits, un autobus vint heurter violemment le trottoir-à-roulettes, qui fut projeté dans un café du boulevard.

» Par une terrible coïncidence, le café était rempli de consommateurs, à qui le patron de l'établissement offrait un apéritif-d'adieu, son café devant être démoli prochainement pour le percement du boulevard Haussmann.

» La rue-déserte, en pénétrant comme un obus dans le café, écrasa de nombreux clients et sema la panique dans l'établissement.

» Mais la plus tragique, la plus terrible vision de l'accident fut sans contredit l'instant où, devenus subitement fous de terreur, les consommateurs survivants s'élancèrent hors du café en hurlant: « Sauve qui peut! V'là le boulevard Haussmann!! »

RIDEAU

(extrait de « Vendetta ou une aventure corsée ». Editions Baudinière.)

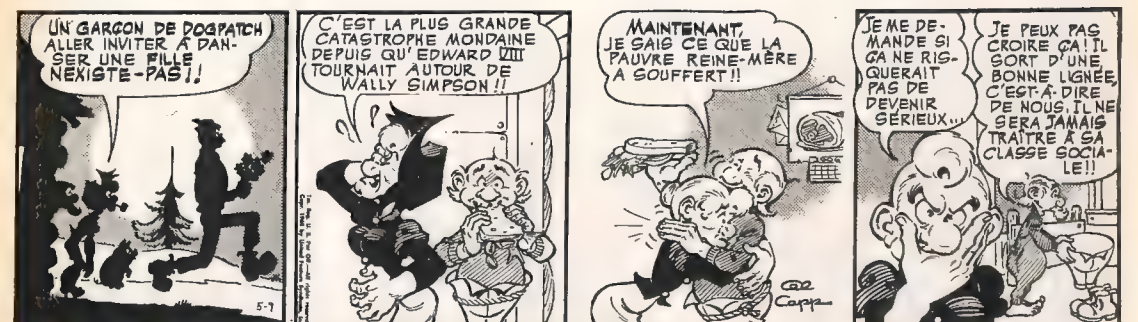
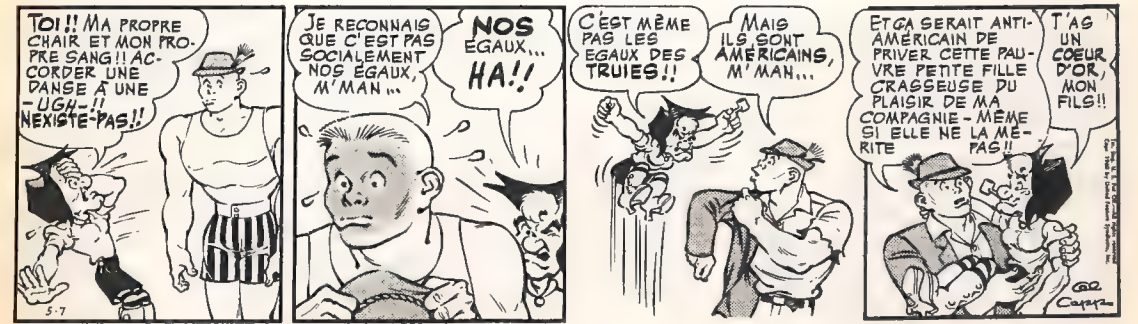
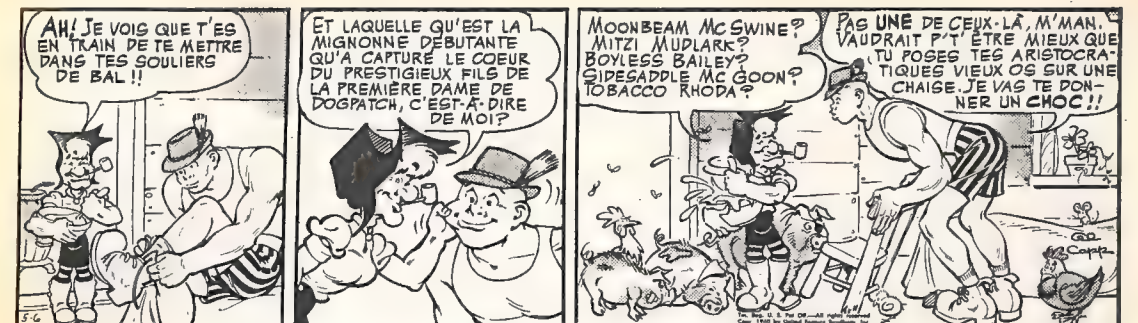
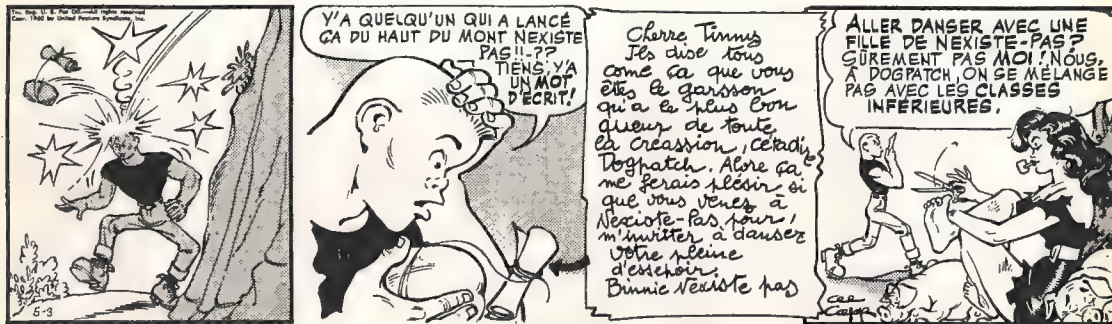
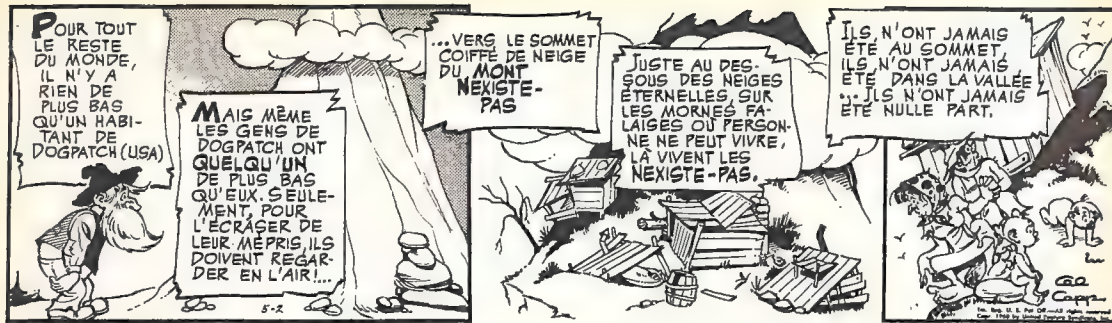


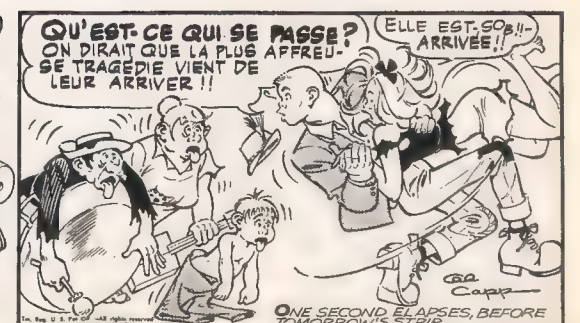
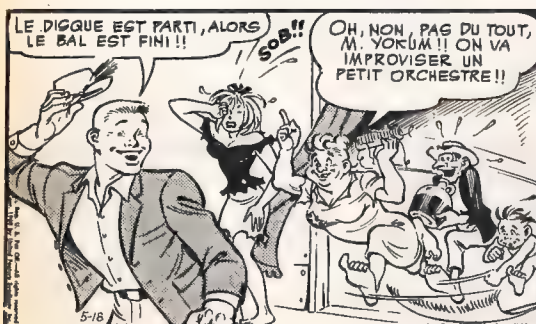
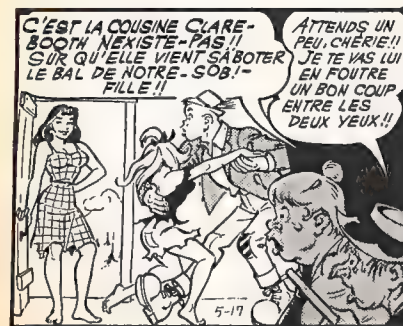
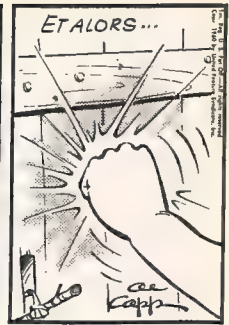
SI VOUS SAVEZ COMPLETER CETTE AFFICHE, VOUS ÊTES DIGNES D'ALLER VOIR LE SPECTACLE DU THÉÂTRE DES ARTS, 66 RUE ROCHECHOUART. SI VOUS NE SAVEZ PAS, VOUS N'ÊTES PAS DIGNES MAIS ON VOUS LAISSERA QUAND MÊME ENTRER. IL FAUT DE TOUT POUR FAIRE UN PUBLIC.

Gal.
Capp

LI'L ABNER





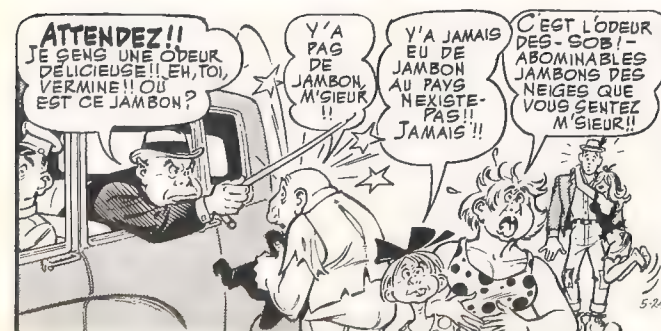




UNE PAGE DU "WHO'S WHO DU PORC AMÉRICAIN".

FATBACK, J. ROARINGHAM

Né en 1900. Portland, Oregon. Après des débuts modestes, fit un gros coup en fuyonnant Central Park avec le Yellowstone National Park. En 1927, acheta Hyde Park. Changea le nom d'une rue de New-York en Pork Avenue.



Cher lecteur:

Il y a quelques années, lorsque je montrais des hauts dignitaires acceptant de petites faveurs de Fatback, et vice-versa, on m'informa sèchement que de telles canailles n'existent pas. Bon. J'en suis très heureux!!! Alors, veuillez ne pas oublier que ceci n'est qu'une pure fiction. Ça ne pourrait pas arriver dans la réalité.

GR. Capp

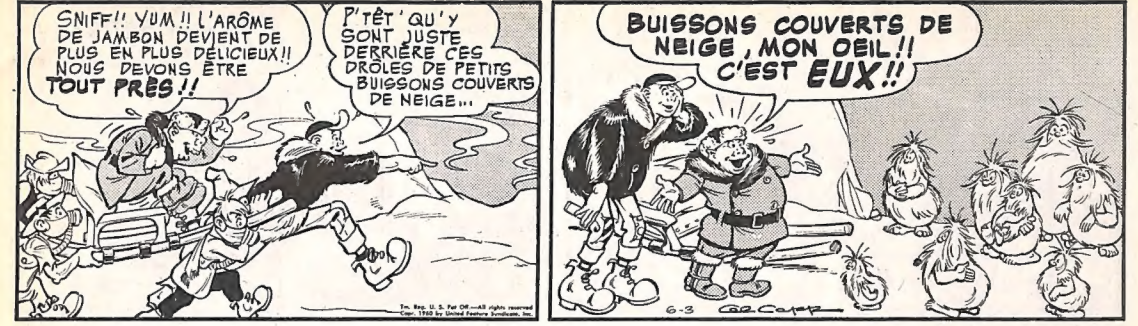
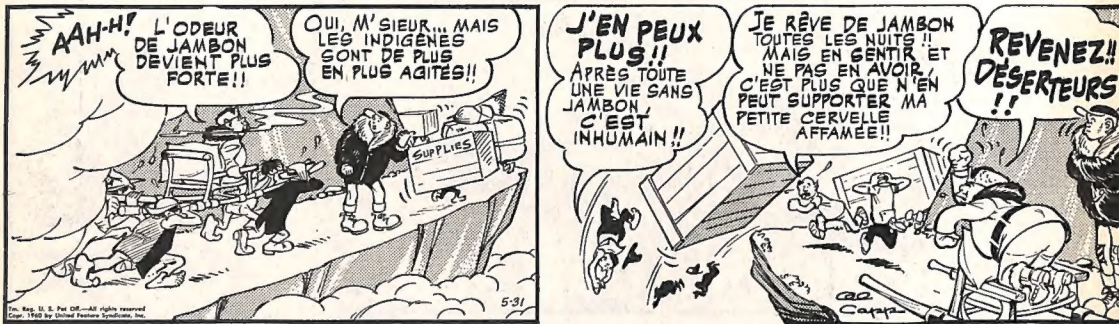
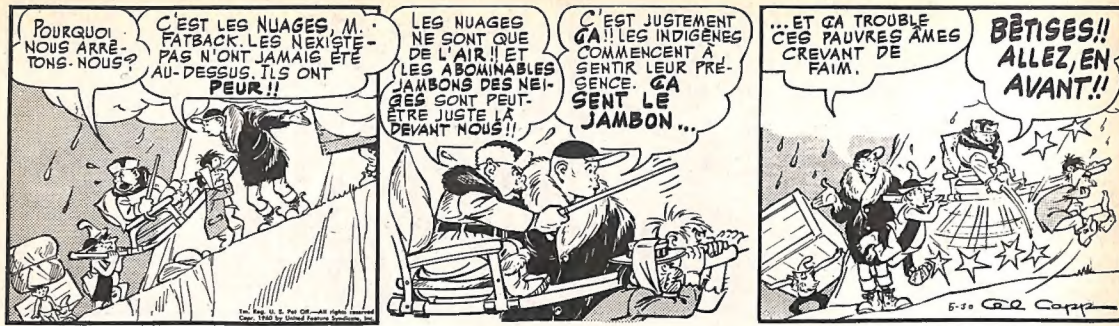


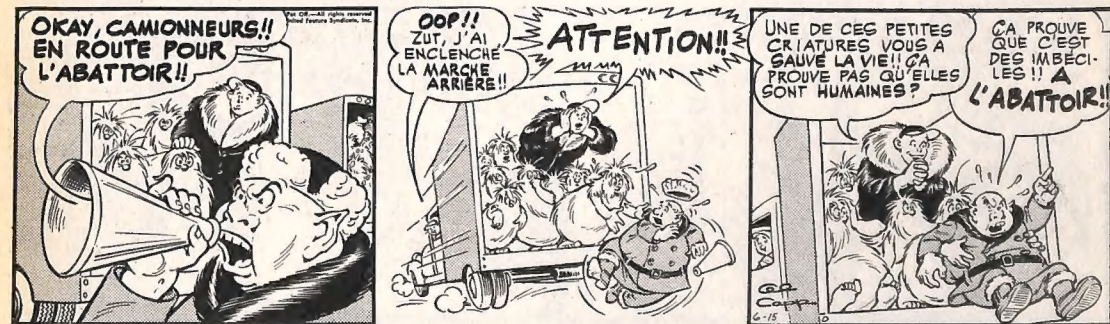
et, par les présentes, le gouvernement vous donne les droits exclusifs pour développer le Mont Nexistepas et toute sa faune pendant 99 ans.

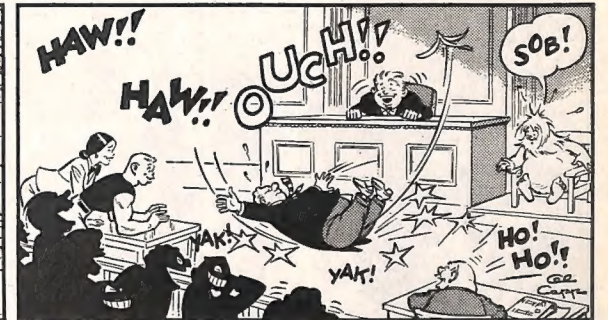
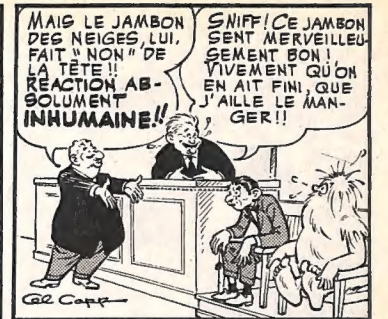
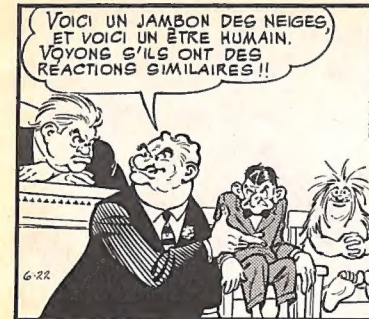
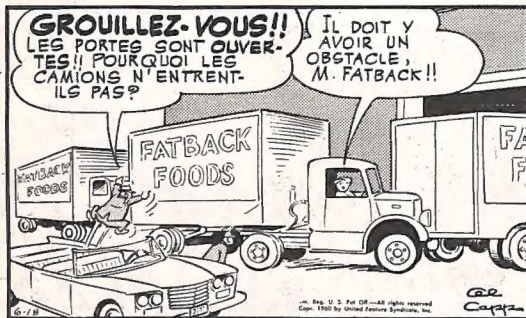
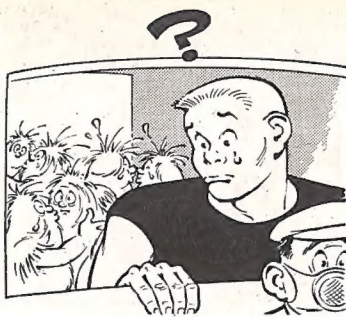
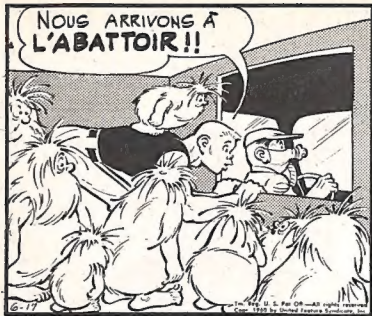
Bryce Windegar

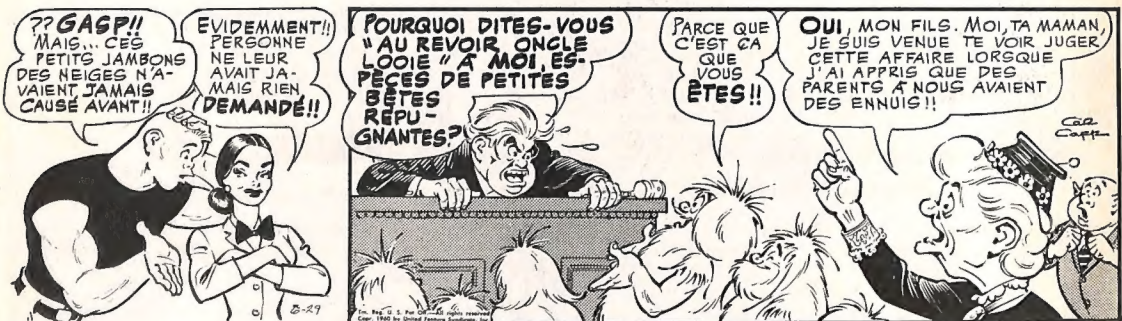
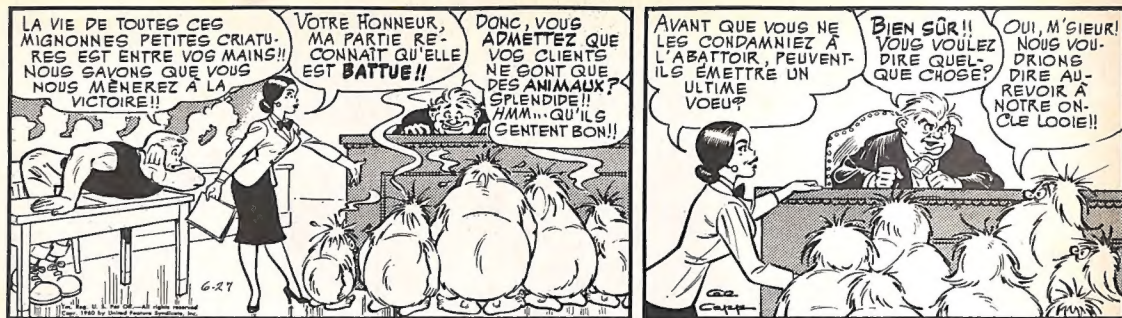
Sous secrétaire aux régions sous-développées





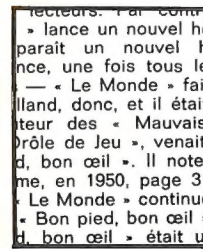
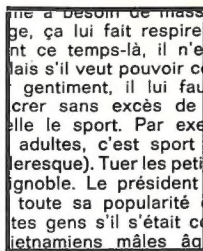






FIN DE L'ÉPISODE

© U.P.I. - Traduction: © Cavanna



bête et méchant HARA-KIRI HERDO

PROLONGEMENT HEBDOMADAIRE DU MENSUEL HARA-KIRI • TOUS LES LUNDIS • N° 5 • LUNDI 3 MARS 1969 • 1 F

